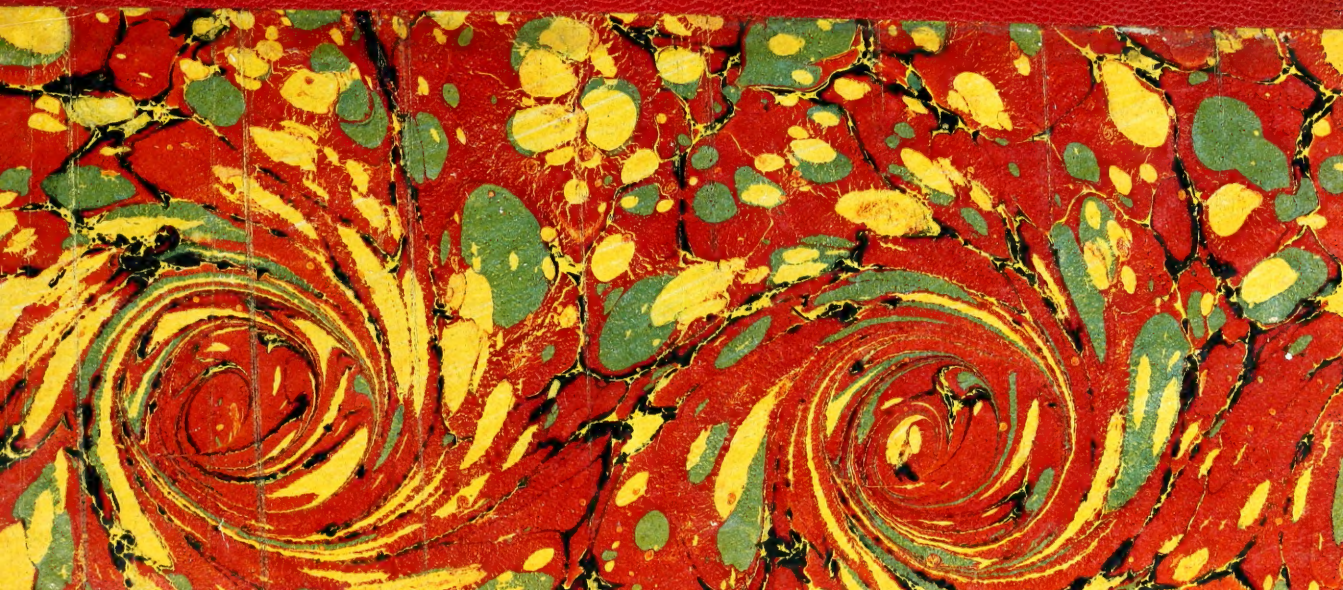
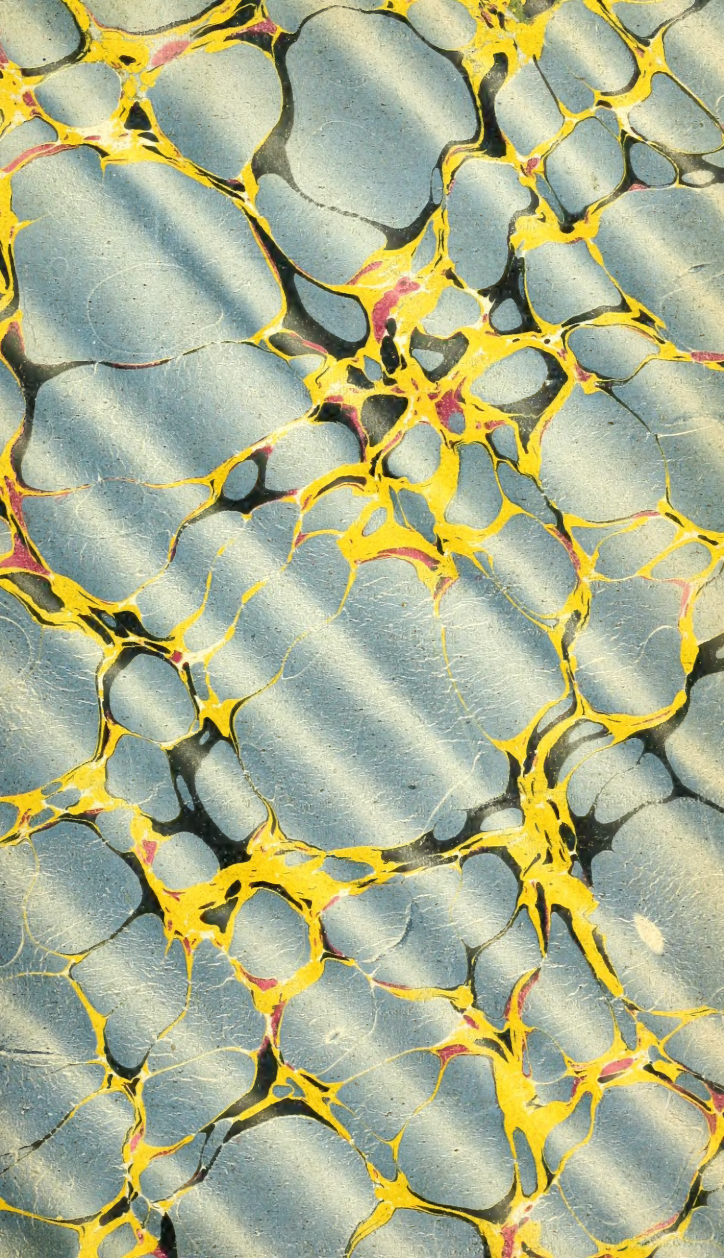
3 1761 08009696 9





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescygnesnoirspo00boqu

LES CYGNES NOIRS

DU MÊME AUTEUR :

LES SENSATIONS, poésies (Paris, Vanier, 1897). 1 vol.

FLANDRE, poème (Paris, Maison des Poètes, 1901)..... 1 vol.

L'IMAGIER DES GACHONS, étude (Lille, *Le Beffroi*, 1903)..... 1 vol.

ALBERT SAMAIN, critique, (Paris, *Mercure de France*, 1905)..... 1 vol.

A paraître :

LA LUMIÈRE D'HELLAS, poèmes.

LÉON BOCQUET

—

Les Cygnes noirs

— POÈMES —

1899-1903

E 1967
7/5/07

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur japon impérial numérotés 1 à 3.
Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2603
O225AC9

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège

LES CYGNES NOIRS

Un horizon de fine pluie et de grisailles,
Des fruits pourris dans l'herbe avant que d'être mûrs,
Les ruines d'un parc automnal et des murs
Qui croulent à l'étang encombré de broussailles.

C'est là que mon symbole a vu les cygnes noirs
Dans la mélancolie éparse de l'averse
Que le ciel comme une urne intarissable verse
Sur le site ennuyé, le silence et les soirs.

Détachés du basalte ou d'une frise antique,
Parmi le crépuscule appesanti du Nord,
On dirait des oiseaux funèbres que la Mort
Choisit pour figurer son ombre emblématique.

Ils voguent, désolés de sentir autour d'eux
Tant d'âpre solitude et de deuil et de brumes
Et cherchent le sommeil en courbant sous leurs plumes.
L'anse au luisant émail de leur col flexueux.

Naguère, migrateurs que des espoirs dirigent,
Ils ramaient, d'un long vol triangulaire et sûr,
Dans l'océan des airs et l'impalpable azur
Au sextuple roulis de leurs blanches rémiges.

L'enivrement fatal de l'espace inouï
D'un vertige d'orgueil chavirait leurs prunelles
Et le ciel sidéral se reflétait en elles
Avec l'absurde et fou désir de l'infini.

Ils planaient au delà des choses et des hommes ;
Infime et bas et nul comme un Titan lié
Dans l'ombre défilait le monde humilié :
Les champs et les cités que les fastes dénomment,

Et les vents furieux enroulant les spirales
Des lanières de cuir cinglant ont lacéré
Leur essor éperdu vers un but ignoré
Par-dessus l'or vibrant des lumières australes.

Maintenant, fatigués de croire aux beaux destins,
Las du prestige vain de leurs songes illustres
Ils voguent lents aux bords d'un vieux lac à balustres
Et meurent du regret des Équateurs lointains.

Ils se laissent glisser entre une double rive
D'hièbles alanguis et de pâles bouleaux
Et leur sillage obscur ne drague dans les eaux
Qu'un amas de feuillage et de joncs en dérive.

Et tandis que le frêne humble ou le saule amer
Incline, élégiaque, auprès d'eux sa tristesse,
Ils évoquent, jetant un long cri de détresse,
Le départ glorieux des voiles sur la mer.

Et le troublant parfum des nuits orientales,
Odeur d'eucalyptus suprême et du benjoin,
Leur arrive du Sud en bouffée et se joint
Au faible et vénéneux parfum des digitales.

Puis, comme aux frondaisons, le vent revient frémir,
D'un battement dernier les ailes se soulèvent,
Et retombent. Trahis, les cygnes mornes rêvent
A l'impossible mort qui les ferait dormir

LES ROSEAUX DU CRÉPUSCULE

MÉDITATION

Un crépuscule encor qui passe, après tant d'autres,
Encore une tristesse au profond de mon cœur ;
Songe au destin qui mêle en ton champ, laboureur,
L'ivraie avec l'avoine et la nielle aux épeautres.

Un crépuscule encor qui tombe et puis qui meurt,
Un soleil qui s'éteint dans la mer et la brume ;
Songe à ta solitude et songe à ta douleur
Devant ce paysage où flotte une amertume.

Songe aux matins finis aussi beaux que les soirs,
Aux printemps plus légers que des propos frivoles,
A l'automne qui vient quand les oiseaux s'envolent,
Aux arbres sans verdure, aux âmes sans espoirs.

Songe au sol où pourrit l'or des feuilles tombées,
Songe à l'ombre des jours trop vite révolus,
A la cendre que fait un tas d'herbes flambées,
Songe à toi-même et songe à ceux qui ne sont plus !

THRÈNE POUR ALBERT SAMAIN

L'ombre de l'Au-delà, solennelle, est venue
Et, lente, sa tristesse a submergé tes yeux.
Le silence stagnant de la nuit inconnue
Emplit d'un lourd sommeil ton cœur mystérieux.

Car la mort enlaceuse et douce et taciturne
Berçant, comme un enfant, ton désir d'infini
Au chaos a plongé ton rêve comme une urne
Qu'on enfonce dans l'eau profonde... C'est fini.

Vers les jardins épanouis dans la vallée,
Pleins de lune songeuse aux fleurs de pourpre et d'or
Ton âme harmonieuse a fui, pure et voilée,
Plus frêle qu'un soupir de sainte qui s'endort.

Ta bonne voix d'amour s'est tue en la rafale
Qui passait emportant des noms à l'avenir.
Ta voix qui préludait à l'ode triomphale
S'est tue; elle vit seule en notre souvenir.

La Destinée, étreinte à demi, se recule,
Croisant d'un chaste orgueil sa robe de clarté.
Voici que le soleil du dernier crépuscule
Entoure de splendeur ton œuvre de beauté.

Mais, veuve de l'espoir blasphémé des prières,
Notre jeunesse lasse a penché ses sanglots
Sur le brouillard fatal qui ferme tes paupières
Et le néant qui garde à jamais tes yeux clos.

ÉLÉGIE

« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont fanés. »

Du fond de mon passé, chère petite morte,
N'est-ce point ton amour qui revient et m'apporte
Ce soir, obstinément, le puéril refrain
Que les enfants disaient en se tenant la main ?
N'est-ce point ton amour qui vers moi réfugie
Par ce soir de douceur souffrante et d'élégie,
Comme un écho perdu, doux et sentimental,
Ce souvenir d'enfance et du pays natal ?

Aurore, est-ce point toi qui chantes la romance
« Les lauriers sont coupés », en tournant à la danse?

Je me souviens, c'était un calme samedi,
Pareil au lent déclin de cette après-midi ;
Je me souviens, c'était vers la fin des vacances,
Tu portais une robe bleue avec des ganses
Et la ronde envolait tes cheveux blonds et fous
Et tes rubans sous l'ombre d'or des pommiers rou:

Et comme on te voyait heureuse de sourire
Et de mordre aux fruits verts que mûrissait l'été,
Nul ne fut effrayé de l'étrange beauté
Qui te faisait si pâle et qui lissait la cire
De tes mains qui semblaient fondre dans le soleil
Quand ton geste d'enfant, à mon geste pareil,
Prétendait accrocher du ciel, petite amie.
Et nul ne remarqua ta joue hâve et blémie,
Transparente, un peu plus chaque jour, d'anémie,

Et que du soir mortel habitait tes grands yeux.
Mais ta bouche disait des mots mystérieux
Comme en savent ceux-là dont l'âme est inclinée
Vers l'énigme du monde et de la destinée.

Ton esprit, traversé d'une angoisse, parfois
Avidement tournait vers le calme des bois,
Quand les branches, la nuit et la brise balancent
Toute une obscurité pesante de silences,
Un regard étonné sans comprendre pourquoi
Si tristes dans l'eau triste et sur les renoncules,
Si tristes dans ton cœur tombaient les crépuscules.
Et ton âme avait peur et ton cœur avait froid.
Sentais-tu quelque chose aller à la dérive
Avec l'ombre flottante et les roseaux des rives,
Quelque chose de toi, plus faible qu'un soupir,
Qui, dans cette minute, avait l'air de mourir ?...

Je songe maintenant, douce pensionnaire,
Combien l'automne aussi, sans doute, était amère

Sous les marronniers roux de la cour du couvent
Et sous les grands préaux désolés, où le vent
S'engouffrait et sifflait, chassant les feuilles mortes
Dans les angles obscurs contre les vieilles portes.

A travers la longueur des humides couloirs
Du cloître ancien, encor tout pieux de cantiques,
Ta robe d'alpaga luisant aux volants noirs
Ta robe d'uniforme errait, mélancolique.

Sanglotais-tu, tout bas, dans la paix des dortoirs ?...

Et l'an passa... Bientôt, revinrent les vacances
Qui passèrent de même. Et puis toute l'enfance
Passa. Lorsque les bois rougirent, il fallut
Qu'au village, à l'octobre, on ne te revît plus.

Et l'an d'après, un jour alangui de septembre,
Comme j'interrogeais, voyant close ta chambre,

Quelqu'un dit simplement : « La maison est en deuil ! »
De l'herbe avait déjà verdi le bord du seuil...

Morte ! Une chambre vide et l'enfant au cercueil !
Je compris ; ce soir-là, j'eus devant ta demeure
La même émotion austère qu'à cette heure.
Morte !... La jeune fille avait conduit ses pas
Vers le lointain pays d'où l'on ne revient pas.

Plus de chapeau bergère au jardin ; dans l'allée,
Plus de robe ondulante... Et l'enfant appelée
Était partie, hélas ! seule et sans autre adieu,
Dans l'immuable azur d'en haut sourire à Dieu.

Morte en un soir d'amour où, sans doute, les roses
S'effeuillaient d'embaumer le finissant été,
Par quelque soir languide et lourd de volupté,
Où le vent qui passait sur tes paupières closes
Révélait l'inconnu comme un troublant baiser;
Ton front pâlit plus fort et ton cœur s'est brisé,
Et l'ombre des jardins berça parmi les branches
Ton âme qui fuyait et les colombes blanches.

N'est-ce point en un soir, un de ces beaux soirs las
Dont la mansuétude en nous est infinie,
Que le songe d'amour charma ton agonie,
Que tu mourus d'avoir respiré des lilas?...
Est-ce par un long soir morose de l'automne
Que ton âme naïve et frêle s'en alla
Dans le vent qui pleurait, plaintif et monotone,
Parmi les vergers nus? Est-ce, par ce soir-là
De tristesse suprême et de suprême angoisse
Qu'une cloche a sonné pour toi dans la paroisse?
Est-ce par ce soir-là, surtout, qu'on a couché
Ton pauvre petit corps de vierge sans péché,
Ton corps inerte et froid, tes mains jointes rigides
A l'étroit durement aux planches d'un cercueil,
Tandis que, deux par deux, en mante, sur le seuil
De la maison funèbre et qui paraissait vide,
Quelques femmes du fond de leur capuce en deuil,
Quelques femmes du bourg, par ta mort réunies,
Alternaient lentement, leurs voix en litanies?
Ensuite, elles pleuraient longtemps,longtemps, tout bas...
Et puis, je ne sais plus. C'est vrai, je ne sais pas,
Même, je ne saurai jamais si l'une d'elles,

Oh! la plus mère et douce ! a mis entre tes doigts,
Comme pour figurer ta prière éternelle,
Ton rosaire aux dizains égrenés tant de fois,
Placé sur la pudeur mate de ta poitrine
Ton scapulaire, avec ta médaille enfantine,
Pour éclairer tes lèvres pâles, cette nuit,
Une lampe de pauvre et d'argile pieuse,
Un vase d'eau bénite auprès de la veilleuse,
Le crucifix d'usage et le rameau de buis.

O douloureuse amie, ô ma petite Aurore,
De tout cela je ne sais rien, je ne sais rien,
Et mon cœur voudrait tant dormir contre le tien !
O chère disparue, éphémère, j'ignore
Quel prêtre et quels enfants d'un village lointain
Conduisirent ton corps trépassé, un matin,
Et j'ignore le tertre obscur où tu reposes,
S'il y fleurit une gaîté de roses,
Si des printemps mélodieux d'oiseaux,
Dans les touffeurs des feuilles et des lierres,
Charmés par le silence et les arbres nouveaux

Sur la tranquillité de l'humble cimetière,
Chantent, comme ils chantaient sur ta vie, autrefois.

Et tu reviens, ce soir triste, je songe à toi;
Ton souvenir emplit mon cœur de solitaire...
Mais tu n'es plus qu'un peu de cendre sous la terre...

« Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont fanés! »

ÉLÉGIE II

Parmi les chemins creux enguirlandés de roses
Où les bruits fatigués du jour viennent mourir,
Je traîne mon cœur faible et lourd qu'ont fait souffrir
Les heures sans tendresse et les songes moroses.

Le soir calme s'évente à l'éventail changeant
Du saule romantique et du bouleau d'argent
Et le souffle alangui des feuilles des érables
Avec l'ombre insinue, au cœur des misérables
Qui semblent sur les bancs des rendez-vous plus seuls,
L'amertume des buis et le miel des tilleuls.

L'air est chargé d'odeurs, de luxure et de fièvres
Et des amants, les doigts unis, baisers aux lèvres,
Respirent frissonnants d'émoi silencieux
Le mensonge éternel de la terre et des cieux.
On dirait le bonheur entrelacé qui passe,
Qu'il suffit d'avancer la main pour en avoir,
Que dans cette douceur enfin on va pouvoir
Être heureux... Mais un cri soudain trouble l'espace :
Du fond du crépuscule énervé de lilas
Qui bleuit les jardins obscurs et les villas,
Pleurant un vain désir qui le tourmente et mène,
Comme un brusque rappel de la misère humaine,
Un chien qui hurle emplit le ciel d'un grand sanglot...

Un autre cri répond des nocturnes enclos...

Ployé par le chagrin secret du mal de vivre,
Plus chancelant qu'Œdipe aveugle ou qu'un homme i
Portant une détresse immense, je reviens
Lamentable et lassé vers les faubourgs anciens.

Et dans ces vieux quartiers où d'austères demeures
Gardent leurs volets joints comme des yeux fermés
Qui cachent aux passants leurs spleens accoutumés,
J'entends des pianos qui soupirent et pleurent
Le chant de l'abandon et de l'isolement.

Oh! cet air suranné comme un fade roman
Et cette cantilène, antique et ridicule,
Qui traverse le calme ardent du crépuscule !

Parce que je pressens tes larmes, volupté,
Parce que l'instrument fausse un peu la sonate,
Parce que la romance est triste et sans beauté,
Mon cœur morne et gonflé tel qu'une rose éclate,
Et j'écoute obsédé: des femmes dont la voix
Défaille de langueur et de mélancolie
Comme la fin d'un jour d'octobre sous les bois,
Des femmes dont la vie est close et qu'on oublie
Chantent pour se distraire aux refrains d'autrefois
Quelque duo banal où l'on parle d'ivresses
Et de la nuptiale attente des caresses.

Au nostalgique espoir qui voudrait endormir
L'impérieux sursaut des sens en vos pensées,
Écho de votre chair, ma chair vient de frémir,
Car vous êtes mes sœurs de peine, ô délaissées.

Je voudrais vous aimer toutes, par cette nuit,
Pencher mes yeux pensifs sur les eaux monotones
De vos yeux qui n'ont pu que mirer des automnes,
Des rêves en ruine et des regards d'ennui,
Je voudrais consoler vos âmes fraternelles
Avec mon pauvre amour plus solitaire qu'elles,
Vous étreindre d'un geste infini de pitié,
Pur comme la douleur et comme l'amitié,
Et vous serrer ainsi des heures éternelles
Pour voir entre vos cils, au fond de vos prunelles,
Les merveilleux soleils d'extase flamboyer
Et la terre et le ciel éblouis tournoyer.

O vos corps que l'amour prendrait pour les broyer!
O les baisers tardifs des lèvres éperdues
Et les larmes enfin lentement descendues,

Comme une pluie aux fleurs douces qui vont mourir
Sur vos faces d'exil si longtemps dédaignées!

Mais vous ne saurez rien jamais de mon désir,
Pauvres âmes sans joie, âmes irrésignées,

Et nous devons encor, vous comme moi, souffrir!

OPHÉLIE

Des fleurs, toutes ses fleurs, éparses sur les eaux,
Elle s'en va, bercée au flot bleu qui l'emporte,
Sous les saules pleureurs, pâle, très pâle morte,
Mêlant sa chevelure aux cheveux des roseaux.

Le regard fixe au fond de ses prunelles vertes
Est froid comme son cœur doucement trépassé,
Mais le rêve d'amour qu'elle fit a laissé
Un sourire éternel sur ses lèvres ouvertes.

Les bras gardent en vain sa belle nudité :
Sa robe étroitement collée à sa chair blonde
Révèle, sous le voile illusoire de l'onde,
Le secret virginal où dort sa pureté.

Mais la nuit prend pitié de la blanche Ophélie,
Et la lune songeuse au faîte du coteau
Enveloppe des plis d'azur d'un long manteau
La pudique noyée et sa mélancolie.

Et tu passes ainsi dans notre souvenir,
La tête d'algues d'or et d'herbes couronnée,
Dans la douceur du fleuve orphique abandonnée,
Et tu flottes, mystérieuse, à l'avenir.

Je t'évoque, ce soir, parmi l'ombre plaintive
De tant de désespoir, de roses, de sanglots,
Sur la neige d'écume enlaçante des flots
Où ton âme et ton corps glissent à la dérive.

Une tristesse emplit l'horizon émouvant ;
Comme à l'heure où ta vie épousant la rivière
Tu fermas brusquement tes yeux à la lumière,
Des couples de ramiers gémissent sous le vent.

Au bord des grands roseaux où chantait ta folie,
Je viens comme celui que ta voix appelait,
Prosterner à tes pieds tous les regrets d'Hamlet,
Amante inconsolée, Ophélie, Ophélie !

ARRIÈRE-SAISON

Mon cœur, vois ce jardin de l'arrière-saison
Où la moiteur de l'air rouille les grilles closes,
Où les dernières fleurs mortes aux lauriers-roses
En mol automne d'or glissent sur le gazon.

La tristesse de l'heure y fait soupirer l'ombre
Comme un grand violon d'angoisse où pleurerait
D'un sanglot inouï l'âme d'une forêt
Houlante sous le vent venu de la mer sombre.

Et l'abandon des jours et l'oubli du passé
Rongent sa solitude immobile. Et personne
Ne pélerine plus vers l'Amour qui frissonne
Seul, lamentable et nu sur son socle cassé.

Le hibou du silence, alarmant l'insomnie,
Ulule aux longs échos fidèles de la nuit
Et jusqu'au fond du ciel son fatidique ennui
Qui présage, ce soir tragique, une agonie.

Et blêmes, conjurant la peur des lendemains,
Sous la cendre lunaire et froide des allées,
Vois-tu les sœurs d'exil, les sœurs inconsolées,
La Douleur et la Mort qui se tendent les mains ?

SOIR VERLAINIEN

Le rauque vent qui souffle au Nord et bat la porte
D'un tourbillon de feuilles mortes qu'il apporte
Attriste, en ce soir gris d'octobre qui décroît,
Le logis de province, austère, humide et froid.
Dans l'âtre un peu de feu persiste sous la cendre
Et vernit d'un reflet rouge le palissandre
Des meubles, l'or fané d'archaïques albums
Et ce coffret d'ébène ouvré de nacre rose
Où dort, sentimental, un parfum mort de rose.
Aux fenêtres, des plants vifs de géraniums
Jettent un pourpre éclat d'automne à la lumière
Qui regarda s'ouvrir leur floraison dernière...

Dehors, la nuit qui vient givre le firmament
Et gèle la douceur des étoiles, sans doute,
Car du soir immobile arrivent, par moment,
Des pas sourds et pressés heurtant contre la route.
Et puis, ce bruit s'éteint aux plis lourds des rideaux;
Sur la veillée il tombe un solennel silence:
On dirait qu'une main vacillante balance
Les frissons des bouquets desséchés de roseaux
Aux étangs des miroirs où de la brume ondule
Et mon rêve attentif écoute, vers le seuil,
Se mouvoir lentement l'ombre et le crépuscule
Comme deux chiens, guidés d'un geste, à mon faute

Gravité de l'automne et des heures sans lampe
Et méditations des doigts contre la tempe,
Que de fois n'ai-je pas ainsi senti passer
Votre mélancolie au fond de mon passé !...

Soudain, au piano pleurent les *Chansons grises*
Et, dolemment, les mots et les notes se brisent,

Caresse qui défaille ou langueur de baisers,
Étreinte qu'on dénoue et sens inapaisés.
Le poème d'amour que soupira Verlaine
Comme un suprême adieu m'afflige de sa peine
Et la voix qui gémit comme un cœur moribond
Ou l'extase aux sanglots divins d'un violon,
Tremble de tant d'angoisse et de désespérance
Qu'elle émeut ta pitié, mon âme, et ta souffrance
Et que la double plainte, accouplant son ennui,
D'un long cri de douleur fait tressaillir la nuit.

REGRETS

Mon Dieu, j'aurais dû vivre où vous m'aviez fait naître,
Dans la maison rustique et basse qu'un vieux hêtre
Domine et dont l'auvent regarde aux horizons
S'éloigner le cortège enlacé des saisons.
Et ma poitrine ouverte au souffle de la plaine
Qui rafraîchit au front des arbres son haleine
Eût laissé palpiter mon cœur viril et fort
Comme un pavot livrant sa pourpre au midi d'or.
Et j'aurais vu finir l'été, finir l'automne,
La neige, sur nos champs, descendre monotone,
Se mourir les lointains dans la chute du jour,
Sans les penser pareils à des déclins d'amour.

Et j'aurais contemplé l'adieu de la lumière
Et l'ombre qui se couche aux portes des chaumières
Sans douleur et sans m'attrister comme aujourd'hui,
L'âme pensive et trouble au seuil bleu de la nuit.
J'aurais vécu parmi les gens de nos villages,
Simple et fier d'accomplir, au pas des chevaux lourds,
Au pas des mois et de l'année, allant leur cours,
Entre les bois, les eaux et les gras pâturages,
Le travail journalier qui creuse les labours.
Sur le sillon tracé le soc de ma charrue
Aurait versé la motte épaisse ou l'herbe drue,
Puis, ma main généreuse et pleine, gravement
Aurait semé les grains du seigle et du froment
Pour achever, aux flancs maternels de la terre,
L'acte d'amour sublime et l'œuvre du mystère.
J'aurais fauché l'ortie et coupé des buissons
De ronces et gerbé d'opulentes moissons
Et conduit vers la vaste grange ou vers les meules,
Escorté des enfants glaneurs et des aïeules,
La richesse nombreuse et lourde des épis
Et le foin où l'encens des prés reste assoupi.
Car, c'était le bonheur d'agir ainsi, laissant,

Parmi les bœufs songeurs et les vieux paysans
Doux créateurs d'espoir et du pain de la foule,
Passer l'heure après l'heure ainsi que l'eau s'écoule
Réfléchissant la vie et la beauté des cieux.
O chênes ! Visions natales dans les yeux !
Vertu du sol ! gaîtés des sèves sous l'écorce
Et l'âme inconsciente et simple dans sa force !

Et je n'aurais pas eu ce cœur malade et fou
Qui voudrait tant se reposer et ne sait où,
Ce pauvre cœur d'amour roulé par tous les rêves
Comme une algue parmi les galets de la grève,
Ni ce tourment divin des rythmes et des mots
Qu'orfèvre ma souffrance autour de mes sanglots,
Non plus cette douleur déprimante d'entendre
La voix de mon amour inexprimable et tendre
Qui pleure et l'orgueil d'être un poète incompris
Devant le monde ingrat et méchant qui sourit !
Quel stérile dégoût parfois monte à ma bouche
A l'heure où se lamente en moi l'humanité,
Quand l'angoisse me brise ou la pitié me touche

De croire que je perds mon temps à répéter
Les émouvants sanglots que d'autres ont chantés,
Des paroles sans charme et la vaine musique
Qu'éternisa le jeu d'un citharède antique...

Amère obsession des livres parcourus !
Que mon esprit soit neuf et ne connaisse plus
Ce martyre du verbe à parer d'art languide,
Où la mâle vigueur de l'homme se suicide,
Ces jours d'aridité, ces nuits, ces nuits trop vides
Et la chair implorant un peu d'amour, ces nuits
Lasses d'énervement, d'insomnie et d'ennuis,
Quand la fièvre nous ceint le front d'un bandeau rouge,
Quand notre cœur banal est ouvert comme un bouge
Où toute idée arrive et danse et que les sons
Des tambourins d'autrui couvrent nos violons.
O pauvre âme, étrangère à toi-même et meurtrie,
La source vive où boire est-elle donc tarie?

Au lieu de me bercer du leurre d'être grand,
J'aurais dû demeurer au terroir, ignorant

Et là continuer le geste de ma race
A la suite des miens dont l'exemple et la trace
M'indiquaient le meilleur sillon, profondément.
Et dans l'église, au calme indulgent du dimanche,
Sans révolte sceptique et sans sourire amer,
N'ayant désiré rien et n'ayant pas souffert,
J'aurais courbé, mon Dieu, comme une belle branche,
Ma pensée ingénue à vos pieds infinis.
Vous aimez que l'orgueil s'agenouille et qu'il sombre;
Obscur, mais satisfait j'aurais vécu dans l'ombre
Et peut-être, Seigneur, que vous m'auriez béni !

UNE CLOCHE SONNE

La cloche au fond du ciel balance doucement
La méditation pieuse du dimanche
Et mon âme à l'entendre est palpitante et blanche
Comme une aube qui naît dans un rayonnement.

La cloche obstinément sonne aux échos fidèles
Et rassemble, un à un, mes soucis familiers,
Ainsi que la lumière au front des peupliers
Rallie un vol tardif et fuyant d'hirondelles.

La cloche tinte avec un frisson de ferveur
Qui réveille l'enfance aux limbes de mon âme
Et c'est comme un beau chant solitaire de femme
Qui, sur la nuit pensive, épandrait sa douceur.

La cloche, à petits coups espacés, sonne vêpres :
L'eau vive d'oraison rejaillit jusqu'à moi ;
O l'ancien agneau blanc des vergers de la Foi,
Viens y laver un peu ta souillure et tes lèpres...

Vêpres d'octobre ! mots murmurés du Rosaire,
Crépuscule d'amour enveloppant le cœur !
Voici les encens bleus et les vitraux du chœur
Pleins de soleil gothique et d'azur millénaire.

La prière éperdue et l'espoir innocent
Tendent le pur désir de leurs mains en suppliques
Vers les prêtres vêtus de l'or des dalmatiques :
L'orgue expire en extase et tout le ciel descend.

Un geste solennel, d'une croix qu'il élève,
Signe l'humilité des fronts sous l'ostensoir
Et les cœurs, dans la paix angélique du soir,
T'écoutent tressaillir, ô clarine de rêve !

LE JARDIN

Souviens-toi, mon enfance, aux parfums que voilà !
Ils viennent du jardin vers tes paupières closes,
Du beau jardin fleuri comme un buisson de roses,
Comme une longue allée heureuse de lilas.

Ce soir, mène ton songe à ses ombres pensives,
Il s'ouvre devant toi, verdoyant et profond,
Avec son double rang de buis taillés qui font
De rustiques degrés que des phlox enjolivent.

Souviens-toi !...
Souviens-toi des lumineux avrils
Et de ton allégresse à des jeux puérils.
Souviens-toi de l'automne et des pommes qu'on cueille,
Des pêches de velours bruni, des beaux fruits mûrs
Sur les grands espaliers au vent ou sur les murs,
Des raisins blonds, des raisins bleus perdus aux feuilles
De la treille qui semble un écran sur le ciel.
Entends la source et l'eau qui s'écoule et s'égoutte
Aux fraîcheurs du silence, en molle pluie... Écoute
L'essaim d'abeilles d'or qui dit le chant du miel.

La vipérine vrille à la ronce des haies
Ses vénéneuses fleurs où rougissent des baies
Et les aubépins drus prolongent le verger
En clôture vivace où s'ouvrent des tonnelles,
Blanches de liserons et pourpres de cenelles,
Jusqu'à ces plants d'asperge au seuil du potager.

Au loin s'étend la plaine aux champs roux de lumière
Avec des femmes à genoux dans les linières

Où le souffle du vent ferme et rouvre, onduleux,
Les paupières d'azur d'innombrables yeux bleus,
Et, là-bas, les sentiers embrument de poussière
Les pâles saules bas et les moissons d'épis
Où pèse la chaleur des soleils assoupis.

Parfois sur l'horizon s'élève un vol de grives
Qui viennent becqueter les bouquets de sorbiers
Les grappes des acacias et les lauriers.
Le vent s'embaume aux fleurs et, par bouffée, arrive
La pénétrante odeur de sapins, à la nuit.

Une poule picore aux semis. Un coq chante...
D'une branche un oiseau descend, un autre suit...

Souviens-toi !
Souviens-toi de la vieille servante,
Celle qui paraissait à ton émotion
Porter comme une lampe avec précaution

Sa vacillante vie entre ses mains tremblantes.
Son regard s'était fait plus doux et plus lointain
D'avoir aimé la terre et cueilli le plantain
Et, souffreteuse et toussotante, un peu malade
Elle s'accroupissait pour sarcler les salades.

Rappelle-toi le chat enroulant au soleil
Sa paresse et le soin d'un bienheureux sommeil.
Rappelle-toi le clair rire de la fermière
Ouvrant sa porte au ciel du matin, à l'air pur
Et, debout sur le seuil, sous les roses trémières
Étirant ses bras nus et bâillant vers l'azur
Devant la chair pâmée et lourde des pivoines,
Devant les ricins noirs éblouis de clartés
Comme les tiges d'or des tremblantes avoines
Qui palpitent au cœur glorieux des étés.

Rappelle-toi l'odeur des roses qui se fanent
Dans le bourdonnement irrité des frelons
Et quel vertige prend l'aile des papillons
Sur les anis froissés, la ciboule et les fanes.

Mène ton rêve aux thyms qui bordent, violets,
La plate-bande où rit la bouche des œillets.
La sauge aromatique avec ses lèvres mauves
Boit le suc au calice émollient des mauves
Et parmi le tracé précis des sentiers roux
Le tan fond sous les pas, comme du sable doux.
Et le bel aujourd'hui par traits d'ombre y profile,
Tel un dessin ténu de veines sous la peau,
Un délicat et mince et sinueux réseau
D'épilets fins de brize et d'humble gypsophile.

Et la maison, au frais des sureaux, la maison
Avec son toit verdi de joubarbe et de mousse
Et son naïf balustre en bois et son perron
Où l'herbe folle, entre les dalles vieilles, pousse,
La petite maison regarde avec bonheur.
Tout alentour s'écroule une glycine en fleur
Et des géraniums garnissent sa croisée
Où roucoule une tourterelle apprivoisée.
Une lucarne épie entre les rameaux verts
Et les sarments noués des vignes et des lierres.

Je revois tout cela qui vit dans la lumière,
Se peut-il, se peut-il que l'on ait tant souffert!...

La grille grince et tourne et toute large s'ouvre:
Quelqu'un dans le jardin entre qui se découvre
Et moi, l'horticulteur heureux et souriant,
Je défends de mon chien jaloux les mendiants
Et les gens qui s'en vont et ceux-là qui reviennent.
Mon bonjour satisfait à ceux-ci tend la main
Et mon adieu murmure aux autres : « A demain ! »
Chaque heure ainsi s'en va, douce et quotidienne.

Je revois le jardin d'enfance, si lointain
Avec ses mille riens familiers et ses feuilles :
Il est bleu dans le soir, rose dans le matin,
Il semble m'appeler et j'arrive; il m'accueille.
Je revois la maison, ses vignes et ses lierres
Et ses lourds tournesols penchés dans la lumière,

La petite lucarne étroite aux barreaux verts,
Le jardin, la maison paisible et blanche, et puis
La bêche claire et l'arrosoir au bord du puits.

O ma joie! on dirait que je n'ai pas souffert.

J'AVAIS SONGÉ CECI...

J'avais songé ceci pour mon naïf amour :
Dans un village, une maison calme, alentour
Un treillis mauve et vert de lierre et de glycine
Où l'azur ajouré des beaux ciels se dessine,
De ces maisons, comme j'en sais dans mon pays,
Dont le toit bas se tasse aux branches en fouillis,
Une de ces maisons divinement anciennes
Douces d'avoir dormi dans l'ombre des persiennes
Si longtemps que la mousse et que l'herbe ont verdi
La clôture et le seuil du jardin agrandi.

Maisons, coites maisons que l'automne attiédit,
Dans le lénifiant silence de vos chambres,
Vous sommeillez en paix entre les volets clos.
Le vent a beau corner aux trompes de décembre,
Faire grincer la girouette sur l'enclos,
Votre vie ancestrale, ainsi qu'un parfum d'ambre,
Reste assoupie au fond embrumé des miroirs.
Mais tout un long passé sur vous semble descendre,
O vieux logis pensifs, à l'approche des soirs.
Devant les tisons morts du foyer plein de cendre,
Auprès d'un des fauteuils vides, le souvenir,
Ainsi qu'un épagneul constant, aime venir
Grave et mystérieux se poser et s'étendre.

Maternelles maisons où les veilles d'hiver
On rêve d'abriter son besoin de tendresse
Et, le front incliné près de l'abat-jour vert,
Méditer sous la lampe intime qui caresse
Comme un rayon de lune épandu sur les choses...
Des vases croule un long effeuillement de roses
Sur les tapis couleur de feuille morte et d'or ;
Tandis qu'un voile épars de ténèbres endort

Les estampes aux tons de lumière fanée,
Et l'indécis regard de quelque froid portrait.

O la maison sévère où l'oreille entendrait,
Voix d'un siècle fini, l'horloge surannée,
Au rythme ponctuel et sourd du balancier
Dérouler la lenteur de ses chaînons d'acier.

Ainsi, je souhaitais de vivre, heure par heure,
Amie, et de cacher notre amour, d'arrêter
Entre les murs pieux de semblable demeure
Mon existence triste unie à ta bonté.

C'était bien peu, vraiment, que réclamait mon âme,
Rien que cet ingénu bonheur de conte bleu :
Du repos, un sourire et des lèvres de femme
Pour consoler parfois mes pleurs. C'était si peu !

Mais j'évoque, du fond de ma mélancolie,
Ce rêve, ô souvenir ! Oublie, enfant, oublie !
Ce beau rêve d'un jour ne sera jamais plus.
Ah ! le passé. Mon Dieu, vous n'avez pas voulu !

LES ROSES VONT MOURIR

Emplis tes yeux aimés du jour qui va finir,
L'heure de notre espoir d'une autre heure est suivie,
A la maison d'amour où souriait la vie
Notre rêve jamais ne pourra revenir.

O l'amère beauté de ce qu'on abandonne,
O les derniers instants !... Hier, c'était l'été,
Le destin qui nous mène ici s'est arrêté ;
Maintenant, il repart... Aujourd'hui, c'est l'automne,

Tout ce qui nous fut cher et tendre nous attend.
Incline ton image au bord de l'eau pensive,
Que le cristal fidèle où le soir triste arrive
Fixe notre douleur de l'adieu sur l'étang.

Ne sens-tu pas déjà que grandit le silence
Et son ombre, on dirait, enveloppe nos pas.
Il est auprès de nous; dis, ne le sens-tu pas?
Il a frôlé nos cœurs : cette rose balance.

Emporte un peu de souvenir et de passé,
Le souffle vain du vent, le doux bruit des abeilles,
Le poème inconnu qui charmait nos oreilles
Et le frêle trésor du bonheur trépassé.

Ne pleure pas encor, pauvre enfant qui m'enlaces,
Cueille ce dahlia qui s'offre vers ta main ;
Prends un peu du parfum des choses, car, demain,
Il pourra consoler, vois-tu, nos âmes lasses.

Les feuilles vont jaunir aux branches des lauriers,
A la maison d'amour les portes seront closes
Et l'herbe va gagner le jardin et les roses,
Les roses vont mourir aussi sur les rosiers.

PRIERE

Le regard clignotant et las du vieil été
S'est clos dans le verger où s'égoutte la pluie,
Où l'Automne, des fruits entre ses doigts, appuie
L'insigne et lourd fardeau de sa maturité.

Quelque chose de doux alanguissant les roses
Ainsi qu'un souvenir inexprimable sort
Des jardins caressés de tièdes rayons d'or
Et monte vers le ciel pensif des soirs moroses.

Et je songe au déclin douloureux de ce jour
Où, telle qu'au bois triste une feuille ravie,
L'heure et son eau fuyante entraîneront ma vie
Légère d'être seule, hélas! et sans amour.

Je songe que mon cœur avec son amertume
Peut-être finira sans faste ni soleil
Et s'en ira dormir son éternel sommeil
Après lui ne laissant même un parfum posthume.

Oh! l'espoir de survivre et la foi qu'on fit bien,
Lorsque la mort s'en vient, furtive et noctambule,
Sur les âmes poser ses mains de crépuscule!
Mais j'ai peur... S'il n'allait cependant rester rien!

O mon Dieu, donnez-moi de faire œuvre durable
Avec tous mes regrets, mes désirs et mes pleurs,
Un poème odorant comme un pommier en fleurs,
Aussi clair qu'une source et droit comme un érable.

Et que les pâles mains de l'immortel Ennui
Me tressent un laurier d'amertume et de gloire
Et couronnent le cippe obscur de ma mémoire
Des noirs rameaux cueillis aux cyprès de la nuit.

AU VENT DU LARGE

DESIRS

Mon âme de nomade et de conquistador
A convoité les eaux de pleines mers torrides
Où cingler aux confins radieux des Florides
Les yeux vers l'étendue et les mains au sabord.

Aborder des pays fabuleux et splendides !...
J'ai tendu, volontaire, un inutile effort
Pour sonner un fracas de gloire aux buccins d'or
Et tenter l'héroïque ardeur des Enéides

Me voici de retour au rivage et, vaincu,
J'aimerais vivre ainsi que les miens ont vécu
Et, sage, au sol natal enraciner ma vie...

Mais l'aventure encor souffle comme le vent !
Cargue le foc gonflé de rêve décevant
Et rive, aux sûrs anneaux du port, ta folle envie.

LE MATIN NAIT

Les chevaux de la nuit, noirs et religieux,
S'en vont, au rythme égal d'une double cadence,
Par la route qui mène à l'abreuvoir immense
Dont l'eau baigne sans fin l'autre côté des cieux.

Le char lointain, au choc d'arrêt de ses essieux
Emplit, d'un long fracas, les échos du silence
Et du vantail ouvert de l'Orient s'élancent
La jeunesse et la gloire éternelles des Dieux.

Les rosiers de l'aurore ont fleuri. L'écarlate
S'épanouit dans l'air et la lumière éclate
Sur le cercle tremblé de l'horizon qui dort.

Alors, l'Aube inclinant, admirable, ses voiles
Recueille, aux joncs tressés de sa corbeille d'or,
La manne radieuse et pure des étoiles.

L'EXODE

Quitter pour l'inconnu les continents trop vieux,
Conduire, un jour de vierge ennui, des caravelles
Vers les ports incertains d'Amériques nouvelles
Où dorment des cités sous l'or astral des cieux !

Matelots d'Océans sans fin mystérieux,
Nous verrions, un vertige affolant nos cervelles,
Au large les contours d'îles qui se révèlent
Où des peuples-enfants nous prendraient pour des dieux.

Nous passerions laissant ces terres non foulées
Pour des mers de légende à jamais étoilées
Qu'alanguit la tiédeur d'indicibles saisons.

Et l'antique désir criant dans les mâtures
Nous irions, à travers des mirages d'Arctures,
Atteindre le dernier soleil des horizons.

UN RÊVE

Me voici, par ce soir biblique, voyageur
Et pareil au Nabi lointain des Galilées,
J'ouvre sur les enfants et les vierges voilées
Le légendaire azur de mes grands yeux songeurs.

Mon regard pastoral porte tant de douceur
Quand les lys de mes mains bénissent les vallées,
Que l'extase du ciel et des nuits étoilées
Descend au plus profond des âmes et des cœurs.

Mon verbe pour parler d'espoir aux multitudes
Emplit de pur pardon et de mansuétude
Le geste impérieux qui maîtrise la mer.

Je suis un Dieu qui passe. Et les Samaritaines
Sur mes pieds versent l'eau lustrale des fontaines
Et le nard précieux de leur amour amer.

LA MER CHANTE

Sur la harpe fluide et multiple des flots
La mer chante dans l'ombre et sa voix de Sirène
A ses inflexions sinueuses entraîne
Comme en un filet d'or mon cœur et ses sanglots.

La mer chante; elle emplit la nuit et le silence
D'un poème d'amour sombre et de volupté
Et, sous le ciel pâmé, sa souple nudité
S'étale insidieuse, ondule et se balance.

La mer chante l'espoir du rêve et de l'oubli ;
Elle frissonne toute et s'approche et caresse,
Pour l'amant qu'elle enlace aux rets de sa tendresse
Elle ouvre la douceur lascive de son lit.

La mer chante et promet, comme une belle femme,
L'illusoire faveur de son corps ignoré ;
La mer captive l'homme et, degré par degré,
L'enveloppe et le rive à son étreinte infâme.

La mer dévoratrice exalte sans remords
Ses incantations et ses grâces païennes ;
Sa luxure est fatale et douce à ceux qui viennent :
La mer chante et mon cœur a l'effroi de la mort.

DOULOUREUSEMENT

Je suis lassé d'attendre et lassé de souffrir,
Ma vie, à chaque vent qui souffle, s'abandonne
Comme un rameau blessé sur un rosier d'automne
Qu'un prochain soir de gel doit glacer et flétrir.

Et l'infini de l'ombre obstinément s'avance
Qui me couvre le cœur tout entier de sa nuit
Et déborde à mes yeux, mes yeux pleins de l'ennui
De s'être, en vain, longtemps ouverts sur le silence.

Et, là-bas, douloureuse à la croix des chemins,
L'Espérance, pauvresse aveugle qui se traîne
Vers le son du dernier angélus de la plaine,
Tombe, la mort dans l'âme, et, triste, joint les mains.

MOURIR !...

Mourir dans vos jardins, terres orientales,
Vos jardins défaillants d'or et de floraisons,
Tandis que les soleils royaux des horizons
Épuiseraient l'odeur fiévreuse des pétales !

Ma bouche sucerait le sang des digitales
Pour sentir s'écrouler ma chair en pâmoisons
Et, dans mon cœur glacé par les pourpres poisons,
Monter le lent oubli de mes heures fatales.

Et j'entendrais les chœurs lyriques des oiseaux
S'exalter ; sur l'extase amoureuse des eaux
Le calme Esprit des soirs fixerait mes prunelles.

Et, me couchant parmi ses roses éternelles,
La mort à ma douleur dirait : « Tout est fini ! »
Et mes yeux tourneraient, chavirant l'Infini.

LES GUETTEURS

Le hâvre, empli de soir, échancre l'Océan
Et vers l'ombre sans fin de l'estuaire immense
Les astres qu'on dirait tombés du ciel béant
Roulent de l'horizon aux vagues du silence.

Et les hommes du port, le menton dans la main,
Les coudes au rebord d'un mur en pierres sèches,
Pareils à des veilleurs qui guettent le lointain
Attendent le départ et les prochaines pêches.

Ils consultent la nuit et se parlent tout bas.
Parfois du groupe obscur une ombre se détache
Et s'en va ; conduisant sur le sable les pas,
Une lanterne épand une mouvante tache.

Un cri d'oiseau de mer, un appel qu'on entend,
Un grincement perdu d'amarre ou de poulie
Sur leurs lèvres arrête une phrase, un instant,
Et leur entre dans l'âme une mélancolie.

Mais leurs yeux sans sommeil vrillent l'obscurité
Des heures, ils refont leur immuable songe.
Là-bas, telle une roue aux jantes de clarté,
Tournent les feux du cap ; chaque rayon s'allonge,

S'évase sur les eaux, ouvre le firmament,
Se rétrécit, décroît et meurt au bas du phare,
Recommence l'égal et même mouvement
D'ailes d'un blanc courlis qui s'approche et s'effare.

Lorsque le giroiement lumineux s'est éteint,
Ces simples dont l'ardeur de vivre est obstinée,
Face à face avec l'infini, jusqu'au matin,
De leur âpre regard fixent la destinée.

Et toi, si la douleur courbe encore ton front,
Si ton orgueil fléchit que la lutte terrasse,
Ceux-là, dont le courage est droit, t'enseigneront
La robuste énergie et la force tenace.

Garde ta volonté d'inutiles sanglots,
Accroche sur l'espoir ton cœur à la dérive.
Des étoiles, sans doute, ont sombré dans les flots,
Mais vois, d'autres lueurs montent. Et l'aube arrive.

LA VILLA

Dans un vase voici les chardons bleus des grèves,
Des algues, des ajoncs et des galets sont là ;
Et, tandis que le soir porteur de tous les rêves,
Pénètre dans mon cœur j'évoque la villa.

Elle est étroite et simple avec son toit d'ardoises
Mais, toujours pleinement ouverte pour l'accueil,
Sa porte, où les rinceaux de chêne s'entrecroisent,
Invite à respirer le bonheur sur le seuil...

L'air frais des horizons passe ; le crépuscule
Semble s'agenouiller sous les bras d'une croix ;
Vers la falaise qui s'indécise, circule
Un vol de grands oiseaux chassés par le vent froid.

La nuit lente s'avance aux estuaires d'ombre
Et, perdu sur la côte aride, loin du port,
Au large du sommeil l'humble village sombre
Comme un vaisseau descend aux gouffres de la mort.

Un bruit confus s'élève et fait, de roche en roche,
Le murmure infini des forêts de rameaux,
Le bruit monte ; la mer, la mer immense est proche !
Et verse aux sables roux l'urne des lourdes eaux.

Et, parmi la guirlande innombrable d'écume,
Dans les rubans des flots roulés et déroulés,
Un point d'or de lanterne ou d'étoile s'allume,
Sautille et meurt, là-bas, derrière les châlets.

Tout dort... Et les pêcheurs sont partis. Et c'est l'heure
C'est l'heure des recueillements mystérieux :
Un peu d'éternité tombe qui nous effleure
De la mansuétude ineffable des cieux.

Instants divins d'extase et de songe ! ô caresse
Berceuse de douleur du flux et du reflux,
La mer m'enchante encor de sa voix de tendresse,
Comme un dernier écho du moment qui n'est plus.

Et du silence obscur de la ville endormie,
Des fleurs entre les doigts, l'Amour semble venir,
Qui souriait hier aux yeux bleus de l'amie,
Sur mon âme effeuiller les lys du souvenir.

LE LAURIER

La maison qui sourit dans l'ombre du verger,
Entre les feuilles dresse un peu son toit d'ardoises
Et sa porte où des houx toujours verts s'entrecroisent
De loin jette un bonjour d'invite à l'étranger.

Quand on a dépassé l'avenue et la grille
Qui grince tristement en tournant sur ses gonds,
Sous les lierres touffus et sous les gros buis ronds,
Un peuple de canards effarés s'éparpille.

Un escalier étroit et fruste, à ciel ouvert,
S'adosse au mur et mène ainsi, de marche en marche,
Devant un large seuil ancien de patriarche,
Sa vieillesse disjointe aux balustres de fer.

La pierre en est usée et la rampe se rouille;
Sur le dernier degré lorsque tombait le soir,
Dans les siècles éteints a dû venir s'asseoir
Quelque vieille au rouet qui filait sa quenouille.

Un sauvage prunier domine le perron
D'une ombre courte et pauvre et, rigide, à l'entrée,
Debout contre le seuil de la porte vitrée,
L'ancêtre fatigué, mais droit, hausse le front.

Il guette, en sa sévère et grave vigilance,
Tranquille et les rameaux insensibles au vent,
Si, depuis tant de jours qu'il est là survivant,
La demeure a gardé son antique ordonnance.

Dans la cuisine aux murs crépis rien n'est changé.
Le même balancier martèle le silence,
Les cuivres au dressoir luisent et les faïences ;
Côte à côte, voici laboureur et berger.

L'intérieur est tel que l'on voit aux images
Des beaux livres qui font de rustiques récits;
Autour du feu les gens de ferme sont assis;
Le chat dort ; un ramier roucoule dans sa cage.

La salle se parfume à la cuisson du pain ;
Dans l'âtre immense et noir où pend la crémaillère
Brûle, avec les genêts coupés dans les clairières,
La flamme résineuse et verte du sapin.

O poète, ta vie harmonieuse et triste
S'écoule là, selon ton cœur, selon ton sang ;
Le terroir communique un arome puissant
A tes vers où l'angoisse ancestrale persiste.

Tes aïeux ont vécu leur vie en ta maison,
Leurs fenêtres ouvraient sur les mêmes collines
Où les courbes des bois se dressent et s'inclinent
Leurs yeux ont contemplé l'identique horizon.

Et rudes paysans, forts de leur tâche austère,
C'est là qu'ils ont aimé, c'est là qu'ils ont souffert,
Qu'ils ont fouillé le sol de marne où gît le fer
Et t'ont transmis leur âme obscure avec leur terre.

Un rosier séculaire aux linteaux de ton puits
Grimpe,et,quand le seau plein fait chanter la poulie,
Sur la margelle verte et comme ensevelie,
Il dépose de l'eau de fraîcheur et de nuit.

Aux murs de ton jardin que l'automne des vignes
Pare de pampre rouge et de beaux raisins d'or,
Comme un petit hameau régulier qui s'endort
Les ruchers murmurants des abeilles s'alignent.

Ta race obstinément préparait la beauté
Dont devait tressaillir ta chair et chaque stance
Du poème dicté par ta mâle existence
Et pour ton front, jadis, un laurier fut planté.

Et plus vivace il croît chaque année, et son ombre
Longue ou courte, selon le soleil et l'instant,
S'amincit aux pavés, s'allonge ou se distend
Sur la persienne close ou sur la salle sombre.

O poète, entends-tu ? Quand ton cœur va vibrer,
Quand ton âme touchée au doigt divin frissonne,
Les feuilles, sous le vent, comme un chêne à Dodone
Ont dans la nuit tardive un tremblement sacré.

Et l'arbre en qui frémit du rêve ou de la brise
Dispense, au bruit confus de ses rameaux épais,
Un peu de cette gloire enviable et la paix
Que son odeur amère et forte symbolise.

LES DIGITALES POURPRES

LE BERGER DOULOUREUX

O vieux berger d'hiver, est-ce toi qui te plains,
Là-bas, par cette nuit pluvieuse qui trempe
La campagne déserte et les routes où rampe,
Sous le vent, ce troupeau de moutons incertains?...

Moi, pâtre douloureux d'infécondes pensées,
J'assemble en vain ces mots et, le front dans les mains,
J'appelle mes espoirs perdus sur les chemins
Et mes songes pareils aux brebis dispersées.

J'évoque la montée au versant des collines
Et les bêlements clairs dans l'aube et les clarines,
L'herbe broutée au seuil des glorieux matins.

Il n'est plus de chanson, de houlette ou de flûte,
Ni d'agneaux blancs. O cœur, vide comme ma hutte,
Que les pacages verts sont lointains, sont lointains!...

UNE ENFANT APPARUT

La petite maison tranquille aux pignons blancs
Avec le pampre ambré des vignes à ses flancs
Respirait dans l'air bleu, toutes portes ouvertes
Sur le ciel doux et pâle et sur les plaines vertes
Et dans le charme fin du lent après-midi
Flottait le parfum mûr de l'octobre attiédi
Par une fraîcheur d'eau qui tombait, goutte à goutte,
Des linges essorés au vent sec de la route.
Et rien ne traversait le rêve de ce jour
Qu'un chant grêle derrière un treillis en ruines

Rouge des floraisons vives des capucines :
Une vieille, à mi-voix, chantonnait dans la cour
Quelque romance apprise aux soirs de quenouillées.

Dans les arbres le clair frisson des soleillées
S'attardait et c'était un murmure indistinct,
Bourdonnement d'abeille et chute de feuillées
Innombrables. L'automne emplissait le jardin
Et, sur son manteau d'or, comme un amour fidèle,
Au cœur triste et flétri d'un dahlia brisé
Dont la tige barrait le banc de la tonnelle,
Un dernier papillon pourpre s'était posé.

On entendait courir des enfants dans la rue...

C'est alors qu'Elle m'est, puérile, apparue,
Les mains sur le rebord du vieux balcon de fer
Dans l'or de ses cheveux éblouis de lumière,
Blanche parmi le sombre encadrement du lierre,

Un sourire à la bouche, aux yeux une prière,
Sous l'humble jalousie aux barreaux de bois vert.

O jeune fille ! au fond de mon rêve obstinée,
Je sens encor sur moi ton image inclinée
Et je t'aime inconnue, en poète fatal,
D'un romantique amour, tendre et sentimental,
Comme on aimait jadis, quand en dix-huit cent trente
D'un rythme noble et doux et d'une âme souffrante,
Les lyriques amants éperdus de langueurs,
Aux cadences des vers plaintifs de l'élégie,
Enfermaient l'amoureuse et belle nostalgie
Des soirs éternisés de soupirs et de pleurs.

Il me faudrait des mots câlins dont l'âme plie,
Des mots de passion et de mélancolie
Pour traduire l'émoi de mon cœur ingénu
A voir le geste chaste arrondir ton bras nu,
Ta grâce aimable, enfant, penchée à la fenêtre,
Et ton regard profond où l'amour voulait naître

Et la ligne onduleuse et svelte de ton cou,
Tes lèvres à couvrir toutes d'un baiser fou,
Cependant que, là-bas, de sa voix surannée,
Si charmeuse et prenante, en ce déclin d'année,
La servante achevait son air naïf et lent,
Au rythme du battoir frappant le linge blanc,
Sous la treille de buis et les roses trémières
D'un enclos mauve et jaune ocellé de lumière.

Et chaque fois qu'en moi pleure un amour ancien,
Le bonheur fugitif de cette heure me vient;
Comme en ce jour lointain, une vieille chantonne
Aux échos de mon cœur son refrain du passé
Et dit le pur instant de songe où j'ai fixé
Ton visage surpris dans un décor d'automne.

L'ÉGLOGUE

Dans un passé lointain je t'évoque lointaine,
Telle une heureuse enfant de l'Hellas aux yeux pers,
Sous l'averse de l'or lumineux, doux et vert
Des cytises en fleurs, tu viens de la fontaine.

Ton cœur nubile rit aux songes inconnus,
Tandis que, tendrement rose comme l'Aurore
Et les doigts incurvés à l'anse de l'amphore,
Tu suis l'ombre qui danse autour de tes pieds nus.

Tu montes lentement l'étroit sentier des chèvres
Qui grimpe, paresseux, sur le flanc du coteau ;
Le bruit du vent qui gonfle, à longs plis, ton manteau
Éteint le chant d'amour murmuré par tes lèvres.

Et tu longes le bois obscur où, l'autre soir,
A la faveur du myrte à l'ombre hospitalière,
Je t'ai prise en mes bras, plus flexible qu'un lierre
Enlaçant sa souplesse au tronc d'un arbre noir...

L'air est lourd, imprégné de roses et de menthe
Qu'épanouit ce jour d'été sur ta maison
Dont le petit enclos, paisible, à l'horizon
Semble un bel étang vert d'eau profonde et dormante.

Et voici ta demeure. Et tu franchis le seuil...
Sur la table tu mets l'argent vif de la source,
Ta mère qui te croit lasse de cette course
Prolonge sur ton front sa caresse d'accueil...

Et moi, comme un poète ancien, comme Virgile,
Au rustique décor d'herbe et de serpolet
J'ai composé l'églogue où ton geste épaulait,
D'une main courbe et frêle, un lourd vase d'argile.

LA VEILLÉE AMOUREUSE

Ce soir, pour m'apporter de l'amour, tu viendras
Souriante à l'appel éperdu de mes bras
Et mon âme implorante et doucement penchée,
Comme une pâle fleur à sa tige arrachée,
Sur l'eau mystérieuse et pure de tes yeux
Où transparaît rêveuse et belle ta pensée,
Telle une étoile au fond d'un puits bleu renversée
Sentira défaillir en elle terre et cieux.

Tu me viendras, portant des roses, bien-aimée,
Pour en couvrir ma table nue ; en arrivant

Ta gorge restera comme une urne embaumée
Par la fraîcheur des prés, la rosée ou le vent.
La course aura mouillé ta chevelure sombre
Et toute dénouée où ton sourire luit
Comme un croissant de lune épanoui sur l'ombre
Et sur les frondaisons épaisses de la nuit.

Te voici. J'imagine en moi-même cette heure.
Comme un autel de mai j'ai paré ma demeure.
Dans les vases j'ai mis des branches de lilas
Et des bouquets nacrés cueillis aux seringas,
Des grappes de cytise et l'or des chèvrefeuilles,
Des rameaux de sorbiers sauvages et des feuilles.
Un grand obier neigeux mousse à légers flocons
D'étoiles au cœur vert et de givre qui fond;
Il traîne par la chambre une odeur forte et lasse
Comme d'un lit défait où s'éjouit l'amour.
Le soir voluptueux est divinement lourd.

La lampe brûle intime et faible sous la gaze,
La vie est suspendue et le temps aboli,

Une même langueur nous prend et nous enlace
Au filet d'or du songe et de l'amour qui passe.
Il ne reste qu'un grand et bienheureux oubli
Du monde et des désirs anxieux de l'attente.
Tout est calme. L'horloge, à la voix chevrotante,
Ne fait plus qu'un murmure à peine cadencé
Comme un conte d'aïeule évoquant le passé.

Je prosterne à tes pieds ma fidèle tendresse.
Avec des mots qui font pleurer, avec des mots
Plus soumis que des chiens assoupis qu'on caresse,
Je frôle d'un velours de baisers tes yeux clos...

A l'horizon, là-bas, déjà l'aube balance
La cassolette d'or où flamboiera midi.
Et, solennellement nuptiale, grandit
Notre étreinte fervente au milieu du silence.
Nous sanglotons d'ivresse et d'émouvant espoir.
Devant le ciel qui tient la campagne endormie,

Mettons nos âmes à genoux pour recevoir
La bénédiction des choses, mon amie.
Qu'une invisible main penche et garde mon front
Plus mollement encore auprès de ton visage
Et quand le jour ardent prendra le paysage
Nos deux cœurs, fiancés par Dieu, s'épouseront.

INTIMITE

C'est l'hiver ; et la pluie et le vent aux carreaux
Dehors, à coups craintifs, comme une main tremblante
Frappent et, chaque fois, l'ombre remue et, lente,
Frôle d'un sourd frisson les plis des grands rideaux.

Tu couds près de la lampe et tes beaux cheveux lourds
Tes longs cheveux défaits se nattent d'or et d'ambre
Dans cette obscurité discrète de la chambre
Où l'heure étend, sans bruit, ses ailes de velours.

Des roses d'un bouquet la table est parfumée
Des gouttelettes d'or tremblent aux mimosas
Dentellant un soupçon de guipure à tes bras
Et le silence heureux nous couvre, ô bien-aimée.

Le feu brûle. Il fait tiède et calme et reposé,
La soie en écheveaux brille dans ta corbeille
Et sous mon front pensif le passé s'ensommeille
Comme un enfant pleureur endormi d'un baiser.

Attentive, tu couds. Sur la tapisserie,
Dans les dessins naïfs aux vivaces couleurs,
Il semble qu'unissant à la trame nos cœurs
L'aiguille, fil à fil, brode ma rêverie.

Tu lèves, par instant, tes regards amoureux
Et souris ; satisfaits, nous nous taisons encore,
Ta pâleur doucement de hâte se colore,
De nouveau tes cils bruns s'abaissent sur tes yeux.

Tu reprends le fragile ouvrage, à peine lasse,
Et tandis que je suis le geste de ta main,
Dans un élan d'amour profond et surhumain
Ma tendresse à genoux t'enveloppe et t'enlace...

L'heure après l'heure passe, indicible, et voilà
Par la joie où la paix du travail s'insinue
Mon âme, simplement, à l'espoir revenue
Pour un peu de bonheur que la vie offre là.

LUXURE

O Luxure, quelqu'un chante tes litanies
Dans l'ombre ardente et lourde, où l'ivresse et les fleurs
Endorment d'un sommeil perfide nos douleurs
Et nos corps, de leur double étreinte, se délient.

Sur nos lèvres que l'heure amère a désunies
Les lentes mains du lent minuit ont déposé
Les roses de feu pourpre où brûlent des baisers
Et les grands pavots noirs des pâles agonies.

Quelle est l'illusion nouvelle qui nous fuit ?
La lueur de tes yeux sombre et s'évanouit
Et le frisson des pleurs abaisse tes paupières.

Dans mon cerveau s'écroule un ciel d'étoiles d'or.
Voici ta chair d'amour plus froide que les pierres
Et lugubre, au lointain, un chien hurle à la mort.

SOUFFRANCE

La froide nuit d'hiver qui rayonne, la nuit,
Sculpte sur les carreaux les fougères du givre ;
L'heure est triste, mon corps las de l'effort de vivre ;
Jusqu'au fond de mon âme, au loin, sonne minuit.

Mon front s'appesantit de souffrance et d'ennui ;
Les rideaux sont de pourpre et blessent mes yeux ivres,
Près de ma tête, autour des feuillets blancs d'un livre,
Le long vol rouge et noir des fièvres se poursuit.

Il semble que le sol tourne, pris de vertige ;
La lampe lentement chavire, comme au vent,
Une tulipe d'or vacille sur sa tige.

Et des roses de feu tombent infiniment
Et j'étouffe; j'ai mal, car, fatigue ou démence,
Ces roses sur mon cœur brûlent dans le silence.

DÉTRESSE

Nos dents grincent : le feu secret brûle nos os,
Le supplice du sang nous prend et nous emporte
Et de sa vague rouge, impétueuse et forte,
L'amour, comme la mer, nous roule sous ses flots.

La vie afflue et puis s'évade... Et, les yeux clos,
Ta beauté dans mes bras en détresse tressaille ;
Plus triste qu'un long soir d'automne qui défaille
Tu trépasses parmi de surhumains sanglots.

Et nos corps qu'ont meurtris nos doigts se désenlacent,
Nos cœurs sont douloureux et nos âmes sont lasses
De savoir le suprême espoir anéanti.

Le désir de ma bouche en vain presse ta bouche,
J'ai beau t'envelopper d'un grand geste farouche,
L'amour, notre impossible amour, nous a menti !

INSOMNIE

Ma pensée au cerveau tourne et tourne, infinie,
Et mon songe fiévreux au mur sombre des soirs
D'une main fatidique écrit mes désespoirs
Sous un signe effrayant de mort ou d'ironie.

Des cloches sous mon front sonnent une agonie
Et des prêtres d'enfer, vêtus de camails noirs,
Lèvent à mes regards les fauves ostensoirs
Des grands soleils de soufre et d'or de l'insomnie.

Dans l'horreur de minuit l'ombre vient de frémir,
Et toi qui voudrais tant t'apaiser et dormir,
O mon âme, ô mon âme, entends-tu, quelqu'un chante?

Avec un large éclat de rire entre les dents,
La Chimère se dresse, implacable et méchante,
Et sur l'obscurité vrille ses yeux ardents.

LA CHIMÈRE

Des portails du Levant, la Chimère se rue,
D'un formidable élan, à l'assaut du destin,
Le feu de ses naseaux enflamme le matin
Et sa gloire hennissante au ciel est apparue.

Sa révolte sauvage, ivre d'un bond sans frein
Crève le firmanent et piétine les astres
Qui roulent dans la mer, en fracas, leurs désastres
Aux coups multipliés de ses sabots d'airain.

Homme, clos ton oreille au bruit qu'on vient d'entendr
Du côté du soleil comme un vent furieux,
Ferme tes yeux ! ferme tes yeux ! ferme tes yeux !
Et ne regarde plus vers ton rêve descendre,
Dans l'éblouissement de sa crinière d'or
Que sa course d'orgueil fait flamber sur les cimes,
Le cheval effarant qui galope aux abîmes,
Affolé du vertige éperdu de la mort.

LA ROSÉE ET LES PLEURS

INVOCATION

Ouvre devant mon rêve, ô Nuit, les hautes portes
Des palais du silence et de l'obscurité,
Où dorment, du sommeil lourd de l'éternité
Et belles d'une pose immuable, les Mortes.

Étends larges, ô Nuit, tes ailes d'ange noir,
Apaise, au frôlement si doux de leur ténèbre,
Mon esprit tourmenté comme un grand bois funèbre
Et mon cœur douloureux comme le désespoir.

Accueille ma tristesse en tes mains indulgentes,
La voici pauvre comme un pauvre enfant lassé
Qui regagne, meurtri de sa course au Passé,
Ton seuil que les rayons des clairs de lune argentent.

Prends-moi, prends mon amour trop mal enseveli
Et, dans ta solitude à l'ombre fraternelle,
Console un orphelin qui vient pleurer en elle,
O Nuit, tranquille Nuit, bonne comme l'oubli.

D'AUTRES CHANTAIENT

D'autres chantaient. Un long et sensuel murmure
Dans la ville, au-dessus des rires et des voix,
Montait comme un grand vent au feuillage des bois.
Pour moi seul, ce soir-là, l'existence était dure.

C'était un soir d'absence et d'adieu ; tout le jour
J'avais souffert d'errer sans but parmi les rues,
Souffert aussi de voir mes souffrances accrues
Du plaisir insolent d'une foule en amour.

Je sentais le néant de mon rêve et des heures
Et la tristesse en moi grandir avec la nuit ;
Révolté de la joie et du bonheur d'autrui,
Je n'étais plus moi-même et j'étais ceux qui pleurent.

Alors, mon désespoir m'a conduit, pas à pas,
Traînant ma peine, ainsi que la Mort son suaire,
Porter vers vous mon pauvre cœur et sa misère,
Mon cœur fou de tendresse et qu'on ne comprend pas.

J'ai fui, tel que le deuil, l'exil et la rancune,
Les pavés lumineux, où l'électricité
Neigeait des flocons froids de brutale clarté,
Et l'ombre même amère aux lèvres de la lune.

Votre maison ouvrit sa porte au malheureux,
J'ai gravi l'escalier, comme on monte un calvaire ;
Votre pitié, pareille à l'urne cinéraire,
Recueillit ma détresse et les pleurs de mes yeux.

J'ai sangloté longtemps, longtemps, ô mon amie,
Ma douleur affalée au creux de vos genoux,
Mais vous l'avez bercée avec des mots si doux
Que mon âme d'enfant s'est enfin endormie.

UN CIEL GRIS

Il me plaît, ce ciel gris d'un couchant monotone ;
Mon cœur, silencieux comme un lac abrité,
Se calme et ne veut plus dans ses eaux refléter
Que le feuillage jaune et fané de l'automne.

Que m'importent la vie insipide et l'amour
Et que d'anciennes voix troublent ma solitude,
Si je sais conserver la sereine attitude
Qu'a ce marbre hautain sur le déclin du jour ?

Et si, dans le décor mouvant du paysage,
Pareil à la statue au front tranquille et beau
D'un archange pensif aux portes d'un tombeau,
La gravité d'un songe incline mon visage ?

O mon âme, vivons le charme de l'instant,
Immuables devant le flux changeant de l'heure,
Qu'elle soit de soleil qui rit, de vent qui pleure,
Ou qu'elle soit de brume ou de pluie... Et pourtant !...

IL PLEUT SUR LES FEUILLAGES

Il fait doucement soir, au loin, sur le village ;
Une averse d'été joue au bord du feuillage.

Les ombres des houx noirs reluisent et s'argentent
Sous le bruissaillement des fines gouttes d'eau
Qui pleuvent et l'ondée est rieuse ; elle chante
Sur les graviers bleuis, sur l'herbe et les rameaux.

Légère à ce brouillard léger du crépuscule,
Elle effleure la menthe et les roses de mai,
Un arome mouillé s'évapore et circule
Et le jardin a l'air d'un flacon défermé.

Danse et sautille, pluie ; on dirait que tu cueilles
Les odorants œillets, les grappes des lilas
Et les guirlandes d'or des faux acacias
Et que toutes les fleurs entre tes doigts s'effeuillent.

La pluie approche à pas menus, menus et pousse
Des perles à ses pieds soigneux ; elle ose à peine
Faire son grêle bruit de baisers sur les mousses,
Elle a peur de courber sous son poids les verveines.

Mais voici que le vent amoureux la pourchasse,
Il l'atteint, il la presse en ses bras toute lasse ;
Alors, d'un geste souple, elle écarte les mains,
Se dégage et s'évade au croisé des chemins.

Alentour des massifs, le vent court et la suit,
Il va, revient, brutal. Elle encor se dérobe
Affolée ; il la croit vaincue, elle s'enfuit
Et la ronce l'agrippe et déchire sa robe...

Et maintenant, elle sanglote sur un banc
Qui ruisselle, parmi la tristesse des branches
Et parmi la douleur des saules qui se penchent
Comme si leurs rameaux portaient le soir tombant.

La joyeuse et frivole enfant de tout à l'heure
Dont les yeux souriaient, maintenant pleure et pleure
Parce qu'on la délaisse, hélas ! et qu'on l'oublie.
Oh ! comme c'est navrant cette mélancolie
D'un rêve puéril écroulé de la sorte
Sur les pétales morts de tant de roses mortes...

O Bonheur, on t'attend ; Passé, l'on te réclame...
Viennent-ils? L'herbe bouge ; un peu d'ombre frissonne.
Des pas. Des pas. Le bruit s'éloigne et puis, personne !

Mais ces larmes qu'on voit tomber? Est-ce mon âme?
Est-ce la Pluie ? Est-ce l'Automne ? Dans l'allée
Et moi-même, voici que la paix s'est troublée.

Je sais. J'ai le regret du soleil de midi,
Du soleil dans mes yeux et mon cœur, comme un pâtre
Qu'emplit le seul désir du feu vivant de l'âtre
Où réchauffer un peu ses membres engourdis.

Il fait triste, ce soir, sur le petit village
Où l'ouragan d'été casse le beau feuillage.

AMERTUME

Ceux qui devaient t'aimer, hélas! par-dessus tout,
Dans son illusion ils ont meurtri ton âme ;
Où rayonnait la foi comme une belle flamme,
Ils n'ont laissé que doute, amertume et dégoût.

Et te voici timide et seul devant la vie,
Parce que sa traîtrise apporte, chaque jour,
Une nouvelle erreur dans un nouvel amour,
Parce qu'il n'est plus rien dont ton rêve ait envie.

Tu n'oses plus tenter la joie ou le plaisir,
Une vieille douleur soulève ta poitrine
Et gonfle tes yeux clos de larmes féminines,
Comme un soupir d'angoisse, un sursaut de désir.

Entends cette rumeur qui monte de la ville,
Parmi le long baiser voluptueux du soir,
Entends ! c'est tout l'amour. Entends ! c'est tout l'espoir.
Et pleure sur ton cœur, ton cœur triste et stérile.

ORGUEIL

Ce chagrin d'aujourd'hui, poète, il ne faut pas
Le confier à tous, sais-tu ? L'indifférence
Sans comprendre rirait, stupide, à ta souffrance ;
Il est de ces douleurs qu'on apaise tout bas.

Puisque ton rêve avec ses deux ailes brisées
Ne sait plus soulever son lamentable essor
Et puisque ton amour est vaincu par le sort,
Contiens tes chers désirs entre tes mains croisées.

Garde-toi de bondir de colère ou d'effroi,
Oblige aux battements prévus ton âme sage
Et, sous le masque dur qui fige ton visage,
Que ton regard demeure impénétrable et froid.

La vie a mis ton cœur sur sa raquette et joue,
Comme une enfant qui pousse un volant dans le soir ;
Chaque coup te fait mal, mais crains de laisser voir
Une larme qui mouille en silence ta joue.

L'ESPÉRANCE EST PARTIE

Tu n'as plus rien, plus rien au cœur que la souffrance,
O malheureux, tes mains ont prié l'Espérance
De ne pas te laisser à cet isolement
De ton cœur sans refuge où règne le tourment ;
Mais elle, désignant la colline et les tombes
D'où fuyait un essor effaré de colombes
Est partie, un matin, insensible à tes cris.
Notre-Dame des fous et des rêveurs meurtris,
Pourquoi dédaignez-vous les âmes délaissées ?

Voici que la tristesse autour de mes pensées
Monte comme le vent du fond d'une forêt
Où seul le beau silence autrefois soupirait.
Tout ce qui fut hier semble dans ma mémoire
Un reflet de couchant qui s'éteint dans l'eau noire.
Va, laisse ton orgueil de poète et d'amant,
Fais, chaque jour, la tâche ingrate, simplement
Sans réfléchir si c'est le printemps ou l'automne,
Si quelque souvenir revient ou t'abandonne,
Et si la vie enlève ou jette à ton désir
La joie ou le chagrin, la peine ou le plaisir.
Mais, lorsque l'ombre arrive, à l'heure où l'amour mène
Les affamés de rêve et de tendresse au seuil
Des paradis perdus où n'est plus nul accueil,
Ouvre large ton âme à la détresse humaine.
Il est tant d'enfants seuls dont le soir est amer,
Dont l'abandon est triste et nu comme la mer,
Il en est tant aussi qui s'en vont et qui passent
Avec un faix trop lourd sur leurs épaules lasses,
A pas lents et courbés, pareils aux bûcherons
Qui rapportent la nuit en faisceaux de ramées.
Ceux-ci, comme ceux-là, sans aide tomberont

Devant la hutte vide et ses portes fermées.
Ah ! tandis qu'il leur faut assistance et secours,
Une main qui soulève, une voix qui conforte
L'aumône d'un sourire et du semblant d'amour,
Sois le Samaritain qui fait route et l'apporte.
Ton âme trouvera peut-être son bonheur
Dans ce rôle ignoré, stoïque et volontaire
Qui voudrait consoler les larmes de la terre:
La pitié, c'est le doigt de Dieu sur la douleur.
O poète maudit, prophète sans apôtres,
Sous l'outrage des uns et l'hosanna des autres,
Beau de la majesté sainte de la douceur,
Va donc !.. Que ta bonté d'un geste charitable
Appelle, comme on fait des pauvres à sa table,
Tous ceux pour qui la vie est rude et donne-leur
Un peu de la tendresse immense de ton cœur !

PAROLES DANS LE MATIN

O rêveur, lève-toi : laisse ton songe amer !
La science et l'orgueil lamentables des livres
Et le jeu puéril des vains mots qui t'enivrent
Ne consolent ton cœur troublé comme la mer.

Assez mourir ! Assez de ces mauvaises veilles ;
Désenlace tes bras des étreintes d'ennui,
Déchire l'ombre étroite et lourde de ta nuit ;
Que tes yeux éblouis de grand ciel s'émerveillent.

Ouvre tes volets clos sur le jour et l'été.
Aux rayons du soleil, regarde comme rampe
Le cercle de lueur timide de ta lampe,
Comme il s'anéantit devant tant de clarté !

Sois gai dans l'heure heureuse ou la minute brève
Sans savoir si la gloire approche ou t'a laissé,
Sans remâcher cette âpre écorce du passé
Qui fait venir le goût de la mort sur tes lèvres.

Il faut vivre parmi tes frères, les vivants,
T'emplir l'âme du bruit des choses éternelles,
Être comme un oiseau content qui bat des ailes,
Dans la joie et l'amour des grands bois et des vents.

La terre maternelle est belle et vaut qu'on l'aime ;
Que sa large poitrine au souffle pur des champs,
Marque d'un rythme égal et fort tes nouveaux chants,
Et qu'un lyrisme ardent soulève ton poème.

L'aube ouvre le cœur frais des roses du matin
Et la fête du jour splendide recommence ;
Viens: baigne-toi d'espoir et de candeur immense
Dans l'air religieux du limpide lointain.

Toute une gaîté luit au soc clair des charrues :
Par les sentiers abrupts qui surplombent les eaux,
La trompe des bergers invite les troupeaux
A brouter la douceur verte des herbes drues.

Inclinant l'éventail de leurs rameaux unis,
D'une ondulation molle sur les chaumières
Les arbres lentement penchent dans la lumière
Leur peuple harmonieux et fragile de nids.

Et l'arome musqué des prés de marjolaines,
Sous l'effort des faneurs et la hâte des faux,
A travers la beauté des sillons triomphaux,
Monte comme un encens mystique au fond des plaines.

Une moire frémit sur les blés vaporeux
De brume et de rosée : écoute ! on entend rire
Chaque source aux graviers et les ormes bruire
Et des splendeurs d'azur gonflent les torrents bleus.

Le repos solennel des bons villages prie
Dans l'argentement pâle où tremble l'horizon ;
Et la foi des clochers récite l'oraison
Des petites fleurs d'or des pieuses prairies.

Fixe dans ton esprit le monde familier
Et sa vie frissonnante et son âme sonore :
Recueille dans ton cœur les clartés de l'aurore,
Que ton vouloir soit droit comme un beau peuplier.

Sois pur comme les eaux, simple comme un brin d'herbe
Vibrant comme la cime obscure des forêts ;
Dans ta force nouvelle et sauvage, parais
Tel qu'un antique dieu, rayonnant et superbe.

Va, laisse ta pensée ancienne au vieux bercail,
Maintenant l'univers t'appartient, ô poète ;
Étends la main et fais ton signe de prophète
Sur la bonne rumeur des foules au travail.

AUX ARTISANS

O vous les travailleurs, frères, je vous apporte
L'hommage douloureux d'une nuit sans sommeil
Et mon cœur pathétique à votre cœur pareil
Et si vous méprisez mon amour, que m'importe !

Je vous aime, je vous aime, les artisans,
Vous si péniblement courbés sur votre tâche ;
J'ai honte au souvenir d'avoir été le lâche
Qui regarde la peine et passe indifférent.

Vos gestes étaient lourds et j'ai souri, peut-être,
Mais je vous comprends mieux depuis que j'ai souffert,
Que j'entendis monter, forte comme la mer,
La révolte qui sourd au tréfonds de mon être.

Déjà je ne suis plus insensible, ô meurtris ;
Je sais votre tourment, j'ai vécu votre angoisse,
Un jour, étant celui qu'on foule et que l'on froisse,
J'ai vécu votre angoisse, un jour, et j'ai compris.

Et je vous aime, ceux de l'usine, où muette
Votre misère attarde et dompte son effroi
Et qui sentez sur vous peser le regard froid
De la mort à l'affût qui ruse et qui vous guette.

Je vous aime surtout de pitié, ceux des champs,
Acharnés sur le sein infécond de la terre
Et qu'on voit succomber lentement et se taire,
Lorsque trop de sueurs ont tari votre sang.

En moi, le paysan renaît et me cuirasse,
Le courage, à travers les siècles, me revient :
Je me sens l'énergie et les efforts anciens
Des ancêtres obscurs et graves de ma race.

Je veux vivre et lutter et je veux, comme vous,
Marcher dans ma tristesse immense, sans me plaindre,
Et, saisissant la vie en mes bras, pour l'étreindre,
La vaincre et la forcer à plier les genoux.

LE SOIR QUI MEURT

Les doigts légers du soir ont effeuillé des roses
Sur le couchant dont l'or est comme un lac profond
Qui noie un paysage ineffable où se fond
Le souffle de la vie extatique des choses.

Le soir frissonne et semble une harpe d'amour
Qui dirait la langueur d'une ancienne caresse ;
Le soir est débordant de rêve et de tendresse
Comme un ramier des bois devant la fin du jour.

Le soir païen est pur comme une âme en prières,
Le soir est pâle et beau comme un enfant qui meurt
Et qui, penchant un peu la tête sur son cœur,
Étend ses faibles bras et ferme les paupières.

Et la Nuit à genoux recueille cet adieu ;
Quand les cierges pieux des étoiles s'allument,
Elle enroule au rouet le chanvre fin des brumes
Et file, de ses mains d'aïeule, un linceul bleu.

LE SONGE DU SILENCE

NOCTURNE

La Nuit tiède, la Nuit sensuelle est venue
Traînant ses beaux cheveux d'Erèbe au firmament.
Ses cheveux odorants d'essence où s'atténue
L'éclat de ses longs yeux d'ombre et d'enchantement.

Des astres sous ses pas éclosent lentement,
Le ciel bleu se fleurit de roses inconnues ;
Leur douce douceur tombe aux lèvres des amants
Qui, les doigts enlacés, vont par les avenues.

La viole des bois soupire des tendresses,
Un grand rêve de lune alanguit le verger
Où, comme des baisers, les feuilles se caressent.

La Nuit tiède, la Nuit extatique est venue
Fondant les cœurs de joie et, par les avenues,
Sonne l'heure d'amour comme un grelot léger.

ENTENDS; UN ROSSIGNOL

Entends ! Un rossignol ruisselle, goutte à goutte,
Ivre de solitude et de la paix des bois ;
Aux frissons du cristal remué de sa voix
L'ombre vibre et du chant d'amour tressaille toute.

Délice sensuel ! Enivrement des fleurs !
Le crépuscule est tendre avec ses mains de femme :
Des ruisseaux de fraîcheur coulent jusqu'à nos âmes
Et glissent le baiser de l'onde au bord du cœur.

La lune dans l'azur verse une coupe pleine
De lumière ; on voudrait recueillir à genoux
Le bleu profond du soir divin tombant sur nous,
Enlacer le Sommeil qui descend dans la plaine.

Dans l'infini de l'heure un peu d'éternité
Flotte et tremble et, parmi l'expirante ramure
Où des soupirs de rêve ineffable murmurent,
La jouissance clôt les yeux lourds de l'Été.

L'oiseau se tait... Un vent de douceur se balance
Et la Nuit qui se penche aux balcons d'or du ciel
Regarde s'entr'ouvrir sous son porche irréel
La porte triomphale et vaste du silence.

UN VIOLON LOINTAIN

Un violon lointain attriste l'ombre et l'heure ;
On dirait un enfant abandonné qui pleure.

Ta méditation mystérieuse écoute
Le long sanglot mineur qui prend ton âme toute.

Et ton rêve, évoquant la détresse éternelle,
Comme une femme antique au bord d'une margelle,

Accoude sa douceur pensive et belle à l'anse
De l'urne intarissable où coulait le silence.

Et tu lèves tes yeux profonds vers les étoiles,
Car un frisson d'amour a traversé tes moelles.

Un besoin de tendresse anxieuse te lie
Aux larmes de ce soir lourd de mélancolie,

Les lèvres de la Nuit à tes lèvres se posent
Et la voix de Schumann s'exalte dans les roses.

IL NEIGE

La neige doucement tombe, la neige tombe
D'une chute amortie et sans fin, lentement.
L'air est moite : un jardin s'efflore au firmament
Plus doux que le duvet mué d'une colombe.

La neige au grand pacage attristé de la nuit,
Ainsi qu'une toison qu'on coupe aux brebis blanches
Et qui s'envole au vent et qui s'accroche aux branches,
Tombe, molle jonchée endormeuse de bruit.

La neige tombe au long des longues avenues
Où le pas du passant se fait lointain et meurt,
La neige tombe assourdissant toute rumeur,
Enveloppant les toits glacés comme les nues.

La neige tombe, comme au front une pâleur,
Ou comme une tristesse au plus profond des âmes,
Comme un baiser d'adieu sur les lèvres des femmes
Et comme la pitié tombe sur la douleur.

Un ange vierge fauche au ciel les lys immenses
Des rêves de Noël, immaculés et beaux,
Effeuillement de purs pétales dans les eaux,
La neige tombe au gouffre infini des silences...

Ferme ta porte au soir qui vient, mourant et froid
Et, pour chauffer ton cœur, jette au feu qui décroît
Un faix de souvenirs et d'humide ramée
Et regarde monter dans l'âtre leur fumée!

SINCÉRITÉ

Les lieder douloureux chantés par les poètes
Comme un factice écho de la vie où n'est plus
Que l'obsédant dégoût de trop de livres lus
Reviennent, malgré moi, sur mes lèvres muettes.

Ah! que je les voudrais oublier, oublier
Ces souvenirs d'autrui qu'on hait et qu'on ressasse
Pour un peu de candeur heureuse et pour la grâce
D'une parole vraie au rythme familier.

Mais tout un passé faux encombre ma mémoire,
Rhétorique, sanglots soignés, art cabotin,
Symboles puérils à dire le Destin,
Signes vains confondus au vélin du grimoire,

Accessoires de mime et paillons de rebut
Et feinte émotion des creuses métaphores,
Qui te laissent, pauvre âme, altérée aux amphores
Où tous les baladins, l'un après l'autre, ont bu.

Nulle attitude et plus de fard! Que mon poème
Sans éloquence apprise et sans rien d'étranger
Soit comme un soir champêtre, odorant et léger,
Semblable à mon amour et semblable à moi-même.

Le futile fatras d'artifice écarté,
Je veux que mon désir de ses lèvres ardentes
Boive, afin d'étancher les soifs qui me tourmentent,
L'eau claire de ton puits, ô blanche Vérité.

FRANCIS JAMMES M'A DIT...

Francis Jammes m'a dit : « Un livre grave est beau;
Il est comme un parfum qui monte du silence
Ou du cœur d'une rose ouverte que balance
La douceur de l'automne au-dessus d'un tombeau.

« Poète, sois sincère; écris ainsi qu'on aime,
Sans fard et dédaignant la vanité des mots;
Regarde le soleil frémir sur les rameaux
Et mêle à l'infini du monde ton poème.

« Les ciels de ton pays, les eaux et les bois verts
Et ton amour qui rit ou qui souffre, peut-être,
L'oiseau qui vient poser son vol à ta fenêtre
Que tout cela frissonne et rêve dans tes vers.

« Et sans quêter la gloire ou chercher le génie,
Selon le rythme simple et divers de ta vie,
Par les soirs bleus de lune et de sérénité,
Parle de ton bonheur, en toute humilité,
Et de ta peine avec des phrases innocentes
Qui pleurent comme l'onde aux sources bruissantes
Et qui chantent aussi, comme on entend chanter
Les sauterelles d'or dans les brises d'été.

« Voilà comme il faut être et que les livres soient,
Qu'aux pages l'âme fasse un murmure discret :
Un peu de songe, un peu de tristesse ou de joie,
Comme un vent doux ou rude agite une forêt. »

Jammes, tu m'as donné ces conseils. Et c'est vrai.

L'AUBE INNOCENTE

L'heure est comme un parfum de tilleul et de foin
Et le baiser de l'Aube oppresse les feuillages.
Des angelus de paix bénissent les villages :
La Prière à l'Amour répond, de loin en loin.

La beauté du ciel bleu tressaille au cœur des choses
Dans les longs frissons verts harmonieux des bois
Et du rêve s'effeuille aux invisibles doigts
D'un ange qu'on dirait à genoux dans les roses.

Il coule une ferveur d'eau vive et d'oraisons
Vers le sanglot mourant des sources du silence
Et l'âme, épanouie et plus pure, s'élance
Comme un lys dépliant sa grâce aux horizons.

LE CHARME DES MAISONS

Le charme des maisons bucoliques me tient :
Des capucines d'or enlianent leurs portes,
Le chaume roux des toits ressemble aux feuilles mortes
Et l'eau glousse à votre ombre, ormes virgiliens.

La plaine immense et douce et le clair paysage
Jusqu'au courbe horizon délicieux et vert,
Le ciel tendre incliné sur les jardins de roses
Et la simple beauté de la vie et des choses
Portant le rythme égal du monde dans mes vers
Me font une âme heureuse, un cœur tranquille et sage.

Les coteaux sont lointains et lointaines les mers...
O soir, paisible soir de septembre, balance
Sur les buis villageois tes longs parfums amers
Et fais monter vers moi le songe du silence.

LES BRANCHES LOURDES

PLUIE D'ETE

Un léger vent d'été s'émeut
Comme un frisson moirant la soie,
Une larme parmi la joie ;
C'est un murmure doux : il pleut.

Et le ciel, goutte à goutte, ondoie
D'une rosée aux reflets bleus
L'heure qui frôle, triste un peu,
Le boulingrin et la charmoie.

Du jardin mouillé des fraîcheurs,
Parfums de l'herbe, âme des fleurs,
Entrent par la fenêtre ouverte.

Et sur le feuillage luisant,
Selon la lumière et l'instant,
La pluie est blanche, ou noire, ou verte.

PAR CETTE NUIT DE DOUTE...

Par cette nuit de doute et de mélancolie,
Qui s'embaume aux jasmins flexibles du perron,
Quelle détresse obscure a courbé notre front
Et quel grand rêve amer en notre cœur s'oublie ?

Cette heure est sans extase et sa tendresse ment,
Tes yeux sont douloureux et ta bouche est muette,
Ta main d'enfant tremblante à ma main de poète
Dans l'adieu pressenti s'accroche éperdûment.

Vois, l'ombre paresseuse aux contours froids des urnes
Avec le Pan de bronze et les Faunes velus
Que l'artiste y grava jadis, ne danse plus
Mais sommeille accablant nos songes taciturnes.

Et l'immobilité de ce jardin qui dort
Angoisse la douceur des étoiles lointaines
Qui laissent dans l'eau nue et triste des fontaines
Une à une, tomber de longues larmes d'or.

Est-ce le sentiment de la pitié des choses
Qui noue au cœur du monde et d'un même lien
Dans un immense et grave émoi virgilien
La langueur de l'amour à la langueur des roses ?

La lune ténébreuse au ciel s'évanouit.
La mort du vent flétrit les feuilles sur leurs tiges,
Ta chair contre ma chair, prise de lents vertiges,
Se pâme au souvenir de baisers inouïs.

Notre amour malheureux veut la mansuétude
De la fraîche rosée et des naissantes fleurs,
Mais la rosée est chaude et ressemble à des pleurs
Sur l'infini silence et sur la solitude.

Et notre cœur hanté par d'obsédants lilas
Dans l'air inerte où pend un poids de branches lourdes
Penche aussi son orgueil pareil aux coquelourdes
Et souhaite mourir du mal d'être si las.

TRISTESSE DE SEPTEMBRE

La pourpre vigne-vierge et les peupliers d'ambre
Mettent au front mourant du glorieux été
Toute la nostalgie et la pâle clarté
Des soleils caressants et doux du beau septembre.

Le charme de l'instant est tendre et douloureux ;
Cette rose, trop lourde à sa branche qui ploie,
Se courbe, frêle et lasse et pareille à ma joie.
Et mon sourire calme a cessé d'être heureux.

Un bruit sentimental hors des feuilles s'élance ;
L'inutile chanson d'un innocent bouvreuil
Unit sa gaîté vaine au solitaire orgueil
Du jet d'eau qui gravit l'harmonieux silence.

N'offre plus à ma bouche un éperdu baiser.
Mon rêve sur l'espoir de ma vie attentive
N'accueille qu'un frisson d'ombre méditative :
Le bonheur est trop lourd déjà pour s'y poser.

Des songes de langueur au fond de moi s'éveillent,
Devant la saison d'or qui s'apprête à mourir,
Sous les colchiques nus trop prompts à se flétrir,
Parmi l'odeur des fruits et le parfum des treilles.

Va, laisse-moi souffrir du mal mystérieux
Des choses et du mal de ma pitié sublime,
Comme un vertige lent qui monte d'un abîme
Le soir entre en mon âme et l'automne en mes yeux.

C'est l'Inconnu qui passe et l'heure en est remplie,
Ne sens-tu pas ton cœur triste et désemparé
Sous mes bras qui voudraient s'ouvrir ou desserrer
Leur étreinte d'amour et de mélancolie ?

SOUS L'IRONIQUE AZUR

Je suis triste à mourir et mes cils ont des pleurs
Parce que les regards de la mélancolie
Sur mon cœur languissant et ma force abolie
Ont posé, comme un sceau funèbre. les douleurs.

Et pourtant elle est là, la vie et ses murmures,
Il est là, le soleil et son vivace amour
Et le vent caresseur qui peigne tout le jour
Les longs rameaux mêlés comme des chevelures.

Mais avec ma détresse et mes yeux de remords,
A tes fêtes de joie et d'ivresse, ô nature,
Je traîne pesamment le mal d'une âme obscure
Et le désir coupable et puissant de la mort.

Si le bonheur de moi détourne son visage
Que dans la solitude aride de mon cœur
L'immortelle splendeur des choses, ô Seigneur,
Reflète au moins le ciel et le beau paysage.

Pour d'autres le baiser nuptial a chanté ;
Mes lèvres n'ont pas joint d'autres lèvres heureuses
Et je lève ma peine et mes mains amoureuses
Sous l'ironique azur de cette nuit d'été.

A UN AMI

Ami, je reviendrai vers l'isolé village
Où ta maison assise à droite du clocher,
Comme une bonne vieille au souriant visage
Semble me faire signe encor de m'approcher.

J'ai besoin de repos pour mon âme blessée
Où le vent de l'orgueil humain monte et descend
Et je veux dans ta vie arrêter ma pensée
Pour la mettre à l'abri comme un cœur innocent.

Le beau verger touffu, bourdonnant d'allégresse,
M'offrira l'herbe verte et de mol abandon
Où la fatigue étend son heureuse paresse
Dans l'heure douce ainsi qu'un mot de pur pardon.

Du fond des chemins creux de lentes carrioles
Dévaleront dans l'ombre avec l'air d'emporter
A l'oubli tes mauvais conseils, ô vanité,
Vos futiles grelots tintants, ô glorioles.

Ce sera par un jour admirable d'été ;
Le ciel, comme un balcon sera fleuri de roses
Et couché sur le cœur mystérieux des choses,
En moi je sentirai couler tant de clarté

Que l'ivresse du rêve et du clair paysage
Débordant de mon âme en douceur de sanglots,
Ainsi qu'un bon sommeil me tiendra les yeux clos,
La Nature appuyant ses mains sur mon visage.

Ami, je reviendrai manger ton lourd pain bis,
Aux sources de fraîcheur tremper mes deux mains lasses
Devant les horizons circulaires où passent
Sur les flancs des coteaux de candides brebis.

Et penché, tout un soir encore à ta croisée,
Il sera doux d'entendre aux arbres de la cour,
Sous la lune timide et la blanche rosée,
Les rossignols pleurer de tendresse et d'amour,
Parmi les seringas, les roses, les glycines.
Le front ceint des lauriers irréels qu'ils dessinent
Au rêve de ton cœur je reviendrai m'unir,
Songer toute une enfance et me ressouvenir.

LE CLAIR DE LUNE EST DOUX...

Le clair de lune est doux sur la ville qui dort,
Il est doux comme un son de grêles mandolines,
Il est doux comme une aube apparue aux collines
Dans un voile d'azur lumineux d'astres d'or.

Le clair de lune est doux comme un lointain murmure
D'angélus balancé, le soir, sur les hameaux,
Comme un froissis de feuille animant les rameaux,
Comme un tiède parfum de clématite mûre.

Pour mon cœur douloureux fatigué de souffrir,
Le clair de lune est doux comme un baiser de femme,
Comme des mains de rêve et de paix sur mon âme
Où l'effroi de la vie achève de mourir.

Le clair de lune est doux d'une douceur immense
Et plus frais que des fleurs à mon front soucieux.
Il fait descendre en moi l'infini pur des cieux
Et c'est comme un bonheur amoureux qui commence.

Le clair de lune est bienfaisant. — La ville dort. —
La pesanteur du jour qui somnole aux paupières
Se délasse aux rayons des toits bleus et des pierres...
Le clair de lune est doux comme un ange à la mort.

DIMANCHE D'OCTOBRE

Ce jour a la beauté grave d'une élégie.
C'est octobre. Il fait las. Il fait tiède. Parfois,
Le vent furtif détache une feuille rougie
Au platane mourant qui couronne les toits.

Des cloches dans le ciel annoncent le dimanche ;
Entre leurs courts repos le silence est plus grand
Et l'heure, dévêtue et seule, vide et blanche,
S'éloigne avec lenteur d'un pas indifférent.

Dans le désœuvrement maussade de la rue,
Un enfant ennuyé pousse un caillou qui luit
Comme en plein champ, là-bas, ce soc bleu de charrue.
Et je ne sais pourquoi je suis triste aujourd'hui.

Mais quelque rêve obscur, un souvenir peut-être,
Et le charme attendri du paysage roux
Me retiennent souffrant et veule à ma fenêtre
A regarder mourir l'automne amer et doux...

. . . . . .

La calme, maintenant, dans l'heure vide et blanche,
Comme un oiseau qui va dormir, s'est abattu;
Le spleen hebdomadaire a conquis le dimanche
Où le bruit de la vie et des cloches s'est tu.

On dirait qu'il existe en mon cœur une absence.
Serait-ce que j'attends quelqu'un qui me revient?
Ah! si passait encor la vieille diligence!...

Mais il n'en descendrait personne, tu sais bien...

CE SOIR-LA...

Douce, tu vins un soir de pleine lassitude
Pour m'arracher au vieil ennui de mes douleurs,
Tes mains vers moi tendaient des branches et des fleur
Et tu mis ce bouquet sur ma table d'étude.

Ces roses, mon amie, elles sont toujours là,
Les feuilles ont séché qui tombent sur ce livre
Où Samain a pleuré l'amertume de vivre
Et sur lequel ton front attristé se voila.

Et je les garde, ainsi que la mémoire un songe,
Dans un vase de grès pauvre, pieusement,
Leurs pétales fanés attestent un moment
Où me fut bonne un peu la vie et sans mensonge.

Et je revois ton clair regard qui me sourit ;
De nouveau, comme alors, des caresses me frôlent ;
D'entendre encor l'émoi tremblé de tes paroles
Le rythme pur des vers chante dans mon esprit.

Un poème ineffable en mon rêve s'éveille
Qui contient tout l'amour et toute la beauté,
La gloire du printemps triomphal et l'été,
Malgré l'hiver neigeant dehors sur cette veille.

Et je revois des paysages familiers :
La campagne en sommeil sous la nuit du feuillage,
Puis, la mer bleue au large et le petit village
Où du soleil murmure entre les peupliers.

Tout cela reste au cœur de ces roses flétries
Comme un ancien parfum qui ne veut pas finir
Et porte vers mon âme, avec ton souvenir,
L'odeur d'un soir qui meurt sous le vent des prairies.

DANS LES ROSES DE MAI

Le soir était couché dans les roses de mai,
Sous le balancement humide des feuillées,
Il frôlait, de ses belles mains émerveillées,
La fleur d'acacia blanc qui les embaumait.

Tu vins, mystérieuse et lente, comme un songe
Qui monte, couronné de pavots, dans les fleurs
Et pose, de ses doigts magiques, sur les cœurs
Le crépuscule doux du nocturne mensonge.

Tu vins. A l'horizon tremblant des coteaux bleus
L'âme des dieux païens crut à l'aube future
Et, frémissante, emplit de son divin murmure
L'ombre mélodieuse et le vent amoureux.

Toi, blanche et lumineuse, au seuil de la nuit brune,
Tu levais ton regard surnaturel et pur
Vers les hâvres profonds de l'immobile azur
Pour l'adoration mystique de la lune.

Et le charme de l'heure et la beauté des cieux
Et la sérénité bienfaisante des choses,
O rêveuse debout dans l'extase des roses,
Versaient tout l'infini du monde dans tes yeux.

Je vis ton geste tendre une admirable lyre,
Selon l'arc éployé de tes bras assouplis,
Et la grâce flotter dans ta robe aux longs plis
Et la Sagesse antique à tes lèvres sourire.

PROMENADE

Le vent joue et s'ébat aux feuilles des yeuses
Dont le murmure clair s'élève ou s'affaiblit
Et Septembre, attardé parmi les scabieuses,
Écoute en souriant le bruit grêle et joli.

Le verger s'ouvre ici, lourd du superbe automne,
Et dévale, depuis le seuil de la maison
Versant les cornes d'or de Cybèle et Pomone
Jusqu'aux portes d'azur closes sur l'horizon.

Descendons à travers la rosée et les mousses
Où l'Aurore a laissé de la brume qui dort ;
Sur les sentiers de sable et l'herbe des pelouses
Un pan de son manteau de lune traîne encor.

Allons parmi l'églogue idéale de l'heure,
L'Aube, d'un pur sourire accueillant ta beauté,
Sous les beaux espaliers dont les branches t'effleurent,
T'offrira le trésor de leur fécondité.

Cueille ces raisins bleus et ces pommes riantes,
Sans craindre la piqûre âpre des frelons fous,
Ni le dard recourbé des guêpes sommeillantes
Au cœur des dahlias et des grands rosiers roux.

Avec des fleurs encor frissonnantes d'abeilles,
Nous reviendrons, suivant l'ombre courte des murs,
Emportant aux treillis de joncs de nos corbeilles,
Un peu de ce soleil qui vernit les fruits mûrs

SOUPIRS

Ni l'amour, ni l'orgueil immense, ni la gloire
Contre mon spleen étrange et fort ne peuvent rien,
La douleur me possède et mon âme contient
Toute la vanité de son rêve illusoire.

Ma tristesse est si grande et mon cœur est si las
De porter sa tendresse inutile et blessée
Qu'à guérir les soucis enclos dans ma pensée
Tous les mots de pitié ne suffiraient, hélas !

O ténèbres, versez votre mansuétude
Dans cette âme sans joie et ce cœur plein de soir
Avides d'oublier le désir et l'espoir
Et que la vie est là qui guette, haineuse et rude.

Et toi qui fus fidèle et qui suivis mes pas
Comme une ombre discrète à mon ombre attachée,
Reste, divinement, sur mon rêve penchée,
Amie, ô douce amie, et ne me parle pas.

Dans tes petites mains pieuses prends mon front
Comme si tu gardais ma cendre dans une urne,
Peut-être que tes soins, ô chère taciturne,
Seront doux à ma peine et la consoleront.

Que mes yeux ennuyés de visions amères
Sentent que ta bonté s'attarde à consoler
Et, comme une rosée ondoyante, couler
L'eau pure que tes yeux d'amoureuse enfermèrent.

Et que mon lourd chagrin, bercé comme autrefois,
Malgré l'inquiétude et les heures moroses,
Avec le souvenir du soleil et des roses
S'endorme dans la paix claustrale de tes doigts.

EXTASE

Le vent murmure à peine aux rives de roseaux
Et garde une douceur plaintive d'élégie :
Vers la brume qui plane encor, les molles eaux
Font couler un frisson de lumière élargie.
Le lointain paysage au charme un peu souffrant
Semble mourir dans l'air tranquille et transparent...
L'aube a mis sur tes pieds ses lèvres de rosée,
Sur ton front sa pâleur suave s'est posée
Avec cette fraîcheur humide qui descend
Des feuilles d'or du tendre automne languissant.
Et, lasse à mon côté, tu parais endormie
Ou perdue en un rêve immense, mon amie.

Mais tout à coup ton cœur sort de ce long sommeil,
Souriant, ton amour se dresse : le soleil
Sur le pré mauve et bleu caresse les colchiques
Et tes yeux de prière et tes mains angéliques
Se tendent en extase à l'horizon où luit
La blancheur du matin doré comme un beau fruit.

PRESSENTIMENT

Courbant la clématite et les roses trémières,
Sous le feuillage jaune et les lierres obscurs,
Nous avions entr'ouvert les rustiques barrières
Des pacages d'octobre ensommeillés d'azur.

Une pensive odeur de feuillaisons mouillées
Emplissait l'air humide et le brumeux matin
Où rêvait, gardien de brebis dépouillées,
Un berger séculaire, immobile et lointain.

Mais, toi, comme une fleur où goutte la rosée,
Tu te sentais heureuse à l'aube de ce jour,
Ton âme puérile et douce était posée
Au bord de tes longs cils de tendresse et d'amour.

Tout à coup, tu penchas, anxieuse et pâlie,
Ton front chaste accablé d'une étrange langueur
Et le bel iris noir de la mélancolie
Fleurit ton pur regard et parfuma ton cœur.

Car, tandis que tes yeux s'attendrissaient aux charmes
Du paysage roux, calme et mystérieux,
Le Souvenir, avec sa douceur et ses larmes,
Avait soudain passé, murmurant ses adieux.

Et tu me dis : « Regarde, en ce déclin d'année,
L'Automne est lasse et peut à peine soutenir
Sa chevelure d'or sombre et découronnée
Et sur l'eau de ses yeux que l'ombre va ternir
Un inutile espoir semble près de finir...

« Comme tout ce silence est triste et monotone ;
On dirait que ma joie est partie et j'ai peur
De la cloche éloignée et si grave qui sonne...
Quelque chose nous quitte... Est-ce un rêve qui meurt? »

Non, c'est une douleur prochaine qui te blesse,
Amie, et ton courage aujourd'hui fléchissant
Porte comme un fardeau trop lourd à sa faiblesse
L'amertume d'un cœur d'où l'amour est absent.

ELÉGIE

Petite âme pensive où la pitié frissonne,
Dans la tristesse d'or de cet arrière-été
Recueille entre tes mains ton front pour écouter
Mourir ton pauvre amour que la joie abandonne.

Sous la cendre du ciel brumeux les prés en deuil,
Ce gris matin d'octobre, ouvrent mélancoliques
Le désespoir des yeux violets des colchiques
Qui vont parer l'automne et la mettre au cercueil.

Et ta faiblesse, enfant, contre mon cœur s'appuie
Comme si tu voulais me confier ton cœur
Et tu courbes ta grâce et ta pâle langueur
Comme un lys fléchissant de rosée ou de pluie.

Car ton rêve anxieux est grave de sentir
Vers ton bonheur d'hier monter l'ombre et d'entendre
Le long sanglot d'un cor élégiaque et tendre
Jusqu'au fond du silence angoissant retentir.

Penche plus près encor ta tête appesantie
Et que je tremble aussi du douloureux émoi
Qui meurtrit ton ardent regard tourné vers moi,
O colombe blessée entre mes bras blottie.

Et ne reste plus seule à prier et souffrir,
Sous les saules pleureurs de la mélancolie,
O belle, pitoyable et plaintive Ophélie,
Devant l'eau tentatrice où tu voudrais mourir.

DÉCLINS

Ce soir d'octobre grave et de renoncement,
Avec son crépuscule opaque et monotone,
Prolonge en nous l'angoisse étrange de l'automne
Où la vie et l'amour sanglotent doucement.

Dans la chambre sans lampe où des ombres balancent
Taciturnes et l'un à l'autre indifférents,
Nous songeons et les mots ne sont pas assez grands
Pour dire la douleur qu'expriment nos silences.

J'ai cependant penché mon front auprès du tien
Qui s'appuie au fauteuil ainsi qu'une fleur pâle,
J'ai caressé tes yeux d'une main machinale :
Ton cœur est sans désir et ne souhaite rien.

Une même tristesse indicible nous glace
Et jusqu'au fond de l'eau brumeuse d'un miroir
Le groupe morne et las de notre désespoir
Descend comme un soleil qui meurt et qui s'efface.

Nos âmes, on dirait, craignent un abandon
Et chaque heure qui sonne est lente et solennelle.
Oh ! quel symbole obscur cette nuit porte en elle,
Des pleurs mouillent le bord de nos cils. Pourquoi donc ?

Notre tendresse, hier, n'était qu'un doux mensonge,
L'étreinte est dénouée. Est-ce son souvenir
Qui trouble ainsi l'amour muet qui va finir,
Notre amour « éternel » qui dura moins qu'un songe ?

ADIEU

Calme, ironiquement calme, tu pris ma main,
Tu me jetas, avec l'aumône d'un sourire
Ton dernier « au revoir » glacé, qui voulait dire :
Entre nous l'inconnu va descendre demain.
Déjà tu franchissais le seuil de ta demeure ;
Une pendule au loin, funèbre, sonnait l'heure.
Et la porte s'est close... Alors, il m'a semblé
Que le sourd grincement de la vieille serrure
Où la rouille des clefs mordait dans la ferrure,
Enfermait de ma vie. — Et veule, et désolé
Je restai là, les yeux stupides, dans la rue
A supplier vers ton image disparue,

Inconscient, meurtri..... Puis, je m'en suis allé,
Droit devant moi, sans but, et fou de ton absence,
A pas très lents, parmi la nuit et le silence.
Et je sentais le ciel d'ombre s'appesantir
Et quelque chose au fond de moi s'anéantir.
C'était comme un martyre et comme une agonie:
La ville en solitude expirait infinie,
Il faisait lourdement douloureux alentour
Et mon cœur se mourait de n'avoir plus d'amour.

LE SOUVENIR

Dans le provincial silence de ma chambre,
Mon souvenir vers toi monte comme la nuit,
Monte comme un parfum d'immortelle et de buis
Du fond d'un cimetière embrumé de novembre.

Les cœurs, après l'adieu, ne nous reviennent pas
Et les larmes, qu'on verse à leurs tombes, sont vaines
Comme des pleurs de lune aux vasques des fontaines
Et le vent sur le sable efface aussi les pas.

Et le fleuve jamais ne retourne à sa source
Et jamais, à travers l'automne ou le printemps,
A travers les étés ou les hivers, le Temps
Ne regarde en arrière ou n'arrête sa course.

Cependant, je reviens incapable d'oubli
En ces lieux où ma joie et la tienne reposent
Cueillir, comme autrefois, des branches et des roses
Pour en fleurir encor l'amour enseveli.

J'ai froid près du foyer car la cendre est glacée
Et je te sais si loin, mon amie et, demain,
Le soir, en descendant des coteaux au chemin,
Ne verra plus mon ombre à ton ombre enlacée.

J'ai tant aimé ta vie, ô ma chère douleur !
Ma chambre, ma mémoire et toutes mes pensées
Sont si pleines de toi toujours que, délaissées,
Elles ne savent plus qu'évoquer ta douceur.

Et voici que vers moi, silencieuse, ondule,
Avec la fin du jour et la mort du soleil
Pour l'heure sans étreinte et l'ombre sans sommeil,
La mer de ma tristesse et du long crépuscule.

A L'AUTOMNE

Automne de la fièvre rouge et des fruits mûrs,
Belles heures de pourpre et d'or abandonnées
Comme les longs sarments des vignes inclinées
Sur le chaume des toits ou la crête des murs ;

Saison du pampre jaune et des roses flétries,
Pleureuses de nos soirs d'adieux, courbée au seuil
Des maisons que l'on quitte et des jardins en deuil
Où s'ouvre le colchique bleu des rêveries ;

Automne des vergers pesants et des cœurs lourds,
Automne des départs, des regrets et des ailes
Qui palpitent pour fuir avec les hirondelles,
Saison des nids déserts et déclin des amours ;

O jours où l'anémie appuie aux balustrades
Sa langueur, son souci grave et son souvenir,
Saison tiède à ceux-là qui regardent venir
La mort; silencieuse Automne des malades;

O tristesse indicible, indicible douceur,
Automne défaillante, Automne d'élégie,
Infiltre dans mon cœur toute la nostalgie
De l'horizon qui saigne et du soleil qui meurt.

Couche mon corps parmi ta bruyère et tes mousses
Et m'endors aux sanglots mineurs des violons,
Du vent triste et des bois mouillés qui pourriront
Ma chair anéantie avec les feuilles rousses.

LA LUNE AMICALE

Le jardin dort. La lune amicale est posée,
Ainsi qu'un beau fruit rond sur les rameaux du soir
Et le profond silence accoude, couple noir,
Mon rêve et ma tristesse au bord de la croisée.

Je touche le feuillage et l'ombre qui sont froids
De rosée automnale et de brises sereines;
Comme si je plongeais les mains dans des fontaines
Une fraîcheur de pluie et d'eau monte à mes doigts.

Et la terre parfume. On dirait qu'une averse
Vient d'ondoyer le ciel, la pelouse et le soir
Et qu'un bon jardinier promène l'arrosoir
Sur les sentiers de sable où fuit l'onde qu'il verse.

De ma fenêtre alors, où je me sais obscur,
Je prie, humilié par ce rien que nous sommes,
Et je lève l'instinct religieux des hommes
Vers la divinité pensive de l'azur.

Oh ! sur mon cœur plus lourd que des branches d'yeuse
Où pèsent la poussière et le soleil du jour,
Mon Dieu, faites tomber comme un suprême amour
La douceur de la nuit miséricordieuse !

LA VOIX INTÉRIEURE

Au clair de lune bleu du jardin où le buis
Exhalait son parfum balsamique, la nuit
Dormait de son manteau d'étoiles revêtue.

Des lilas s'égrappaient aux bras d'une statue
Qui, par le lierre souple engainée à mi-corps,
Semblait pencher le front pour écouter encor
Si la rumeur d'usine au faubourg s'était tue.

Le pur silence était semblable à du bonheur.
Un rêve, au souffle d'air mouvant le bout des branches,
Ondait, comme un encens, en nappes de douceur
Plane aux nefs d'une église, aux soirs des beaux dimanches.

Mais le bruit d'un baiser gêna la fin du jour ;
Deux amants enlaçaient la Jeunesse et l'Amour
Et leur étreinte étroite au cytise accoudée
Secouait sur leurs fronts et sur mon front pensifs
Des pétales plus froids que la rapide ondée
D'une pluie au versant touffu des verts massifs.
Des roses paraissaient mourir et, fraîches d'ombre,
Aux tiges des rosiers d'autres roses s'ouvraient
D'une odeur plus subtile et d'un velours plus sombre
Sur l'attendrissement des cœurs gros de secrets.

Les fiancés unis, double rose trémière,
Formaient comme un rameau jailli dans la lumière
Sur la molle langueur de l'été sommeillant
Et la grâce du soir extatique et troublant.

Et j'entendis parler la voix intérieure,
Elle disait : « Regarde et fais ainsi, demain ;
Ta vie avec un peu d'amour serait meilleure,
Puisque l'espoir t'adresse un signe de la main,
Va vers l'espoir, sans crainte, ô poète hésitant.
Celle à qui tu voudrais joindre ta destinée
Elle est peut-être là qui songe et qui t'attend
Pour poser sa faiblesse et sa tête inclinée,
Son âme confiante et la paix de ses yeux
Sur ta poitrine forte et ton cœur bienheureux,
Parmi l'émotion d'un soir de fiançailles.

« Évoque en ton esprit les mornes funérailles
De tant de chers désirs et de rêves finis,
Évoque tant d'oiseaux joyeux quittant les nids
Et la bise d'automne où toutes feuilles tombent,
Tant d'anciennes maisons pareilles à des tombes
Et chaque heure, emportant un peu de nous, qui fuit
Au porche du néant où s'engouffre la nuit.
Or, toi, comme un pêcheur malchanceux et que rident
Sa peine d'aujourd'hui, son souci de demain,

Tu tires le filet plongé dans l'onde en vain
Qui n'offre à ton espoir rien que des mailles vides
Ruisselantes encor du mirage de l'eau.
Il n'a rien conservé, te dis-je, non, pas même
Ces brins d'herbe baveuse ou surgeons de bouleau
Que le précoce hiver a flétris et qu'il sème.
L'épervier s'est salé, mais il est flasque et nu,
Il s'est comme ton cœur empli du seul mensonge,
Ton cœur qui se souvient, hélas ! avoir tenu
L'eau fuyante du rêve et la douceur du songe.

« Et voilà que la vie a trompé ton désir
Et que penchant plus bas ta tristesse harassée,
Pour ne plus voir le ciel que tu n'as su saisir
Tu t'isoles parmi l'ennui de ta pensée.

« Mais devant ta douleur, chaste et sans un regret
Pâle d'amour qui n'ose et cache son secret,
Elle est là, solitaire aussi, la fiancée
Dont l'âme accueillerait ton âme délaissée

Et tous tes vœux trahis naguère et qui mettrait,
Consolant abandon de sa pudeur baissée,
Sa bouche sur ta bouche et ses mains à ton front,
Jusqu'à ce que l'angoisse en silence bercée
Lui sourie au travers des larmes qui noieront
Tes prunelles où pleure une enfance en détresse.
Oh ! comme ta douleur fondrait sous sa caresse
Dans le suave oubli d'avoir été meurtri,
Tu connaîtrais la joie indicible d'entendre,
Ainsi qu'un dieu déchu sur ses autels en cendre,
Le passé qui trépasse en jetant un grand cri.

« Et que t'importe alors ce qui croule ou demeure,
Que le passant s'éloigne ou s'arrête à ton seuil,
Que l'altier coup de vent de la gloire t'effleure,
Soulève ton poème et gonfle ton orgueil !
Si la paix dans ton cœur est assise, qu'importe
Qu'une foule assemblée applaudisse ton nom
Et que, vers l'avenir, elle le crie ou non
A l'immortalité d'une voix haute et forte.

Pauvre chercheur d'amour, fatigué d'inconnu,
Ton cœur est seul, ton cœur est lourd, ton cœur est nu,
Va, laisse-toi guider par l'instinct vers l'épouse
Qui vient, à toi, ce soir, à travers la pelouse
Dans sa grave sagesse et sa jeune beauté
Riche à jamais du vrai trésor de la bonté,
Plus calme que la nuit et plus douce que l'heure.

« Parce que deux enfants, là-bas, semblent s'aimer,
Ton cœur amer sursaute et bat à s'abîmer ;
Quitte la solitude où ta jeunesse pleure,
Pour qu'au suprême soir scellant tes yeux fermés
Une autre dans son cœur sente la mort descendre
Et qu'une femme en deuil parfois puisse venir
Au tombeau gardien du néant de ta cendre
Sous la plainte des noirs cyprès, se souvenir.

« Ton âme, retrouvant cette âme prosternée,
Ferait du vieux frisson qui vainc la destinée

Tressaillir sourdement la chair abandonnée.
Ton rêve reviendrait à son rêve s'unir
Et, comme un doux ramier fidèle à sa colombe,
Au delà de l'adieu, de la vie et la tombe
Donner, à votre double amour, l'éternité. »

O cette voix dans l'ombre, en cette nuit d'été,
Ce clair de lune épars aux corbeilles de roses,
L'azur persuasif et les cieux infinis
Et la compassion admirable des choses !...

Mon âme, faut-il croire encore aux paradis ?

CRÉPUSCULE

L'ineffable silence endormeur de roseaux
Plane parmi cette heure aromatique et douce,
Comme un rêve étendu sur un grand lit de mousse,
Dans la lumière pâle au front bleu des coteaux.

Et vers le bois tranquille et le calme des eaux,
Vers les crèches de foin dévalent et se poussent,
Par les sentiers bordés d'orge et d'ombelles rousses,
Le soir, le vent léger, l'ombre et les blancs troupeaux.

Dans un frissonnement précurseur de l'extase,
Arquant sa main gracile à la courbe d'un vase,
Une femme s'avance. Et la nuit va venir.

La lune emplit le cœur de ses ondes lustrales ;
Entends monter au ciel, comme un beau souvenir,
L'élégiaque appel des flûtes pastorales.

J'ÉCOUTE LE PASSÉ

Du balustre en ruine où mon rêve s'appuie,
J'écoute le passé qui s'éloigne et venir
L'heure de mon amour plus douce au souvenir
Qu'un buisson éclatant des roses sous la pluie.

L'heure de mon souhait arrive et je l'attends.
Elle avance, vêtue en jeune fille blanche ;
Mon cœur pour l'accueillir est pur comme un dimanche
Azuré des lilas lumineux du printemps.

Et ma chair et mon cœur et mon âme tressaillent
D'un ineffable et tendre et solennel émoi
Parce que le bonheur approche et tend vers moi
Ses doigts gemmés du bel anneau des fiançailles.

Ils ont quitté les cygnes noirs de mes ennuis,
Les feuillages obscurs et la brume obstinée
Qui tressaient sur les bords de l'étang, l'autre année,
Les grands cyprès de l'ombre aux mélèzes des nuits.

Et c'est fini des soirs douloureux et des veilles
Qui jetaient, sanglotant, mon courage à genoux
Et l'ouragan mauvais s'est écarté de nous,
Mon âme, et nos désirs et notre orgueil s'éveillent.

Le pâle rosier blanc du jour s'épanouit
Et mon cœur nuptial, pareil à la croisée
Qu'on pousse dans les fleurs, la brise et la rosée,
Engouffre les clartés de l'azur ébloui.

Le vent joyeux bourdonne ainsi qu'une ruchée;
L'Espoir aux thyrses verts décore de ses mains
Le seuil de la maison où, parmi les jasmins,
Une figure amie et riante se penchée.

Ce jour d'épithalame est beau d'entre les jours,
Puisque ma vie, au geste élargi des semailles,
S'offre comme le sol où les graves aumailles
Ont remué, d'un coutre bleu, de sûrs labours.

Les flûtes du matin nouveau-né sont en joie
Et l'Aurore éternelle, en un jeu puéril,
Effeuille l'archaïque et frais jardin d'avril
Aux terrasses du ciel splendide qui rougeoie.

La lumière et l'amour dessillent mon sommeil;
L'atmosphère pascale est tiède et pure... Écoute !
Une allégresse emplit l'horizon et la route
Monte, escalier d'extase et de gloire, au soleil.

TABLE

TABLE

Un horizon de fine pluie. 7

LES ROSEAUX DU CRÉPUSCULE

MÉDITATION 13
THRÈNE POUR ALBERT SAMAIN 15
ÉLÉGIE. 17
ÉLÉGIE II. 25
OPHÉLIE 30
ARRIÈRE-SAISON. 33
SOIR VERLAINIEN 35
REGRETS 38
UNE CLOCHE SONNE 43
LE JARDIN. 46
J'AVAIS SONGÉ CECI. 53

LES ROSES VONT MOURIR. 56
PRIÈRE 59

AU VENT DU LARGE

DÉSIRS. 65
LE MATIN NAIT 67
L'EXODE 69
UN RÊVE 71
LA MER CHANTE. 73
DOULOUREUSEMENT. 75
MOURIR! 77
LES GUETTEURS. 79
LA VILLA 82
LE LAURIER 85

LES DIGITALES POURPRES

LE BERGER DOULOUREUX 93
UNE ENFANT APPARUT. 95
L'ÉGLOGUE 99
LA VEILLÉE AMOUREUSE 102
INTIMITÉ 106
LUXURE 109
SOUFFRANCE 111

DÉTRESSE 113
INSOMNIE 115
LA CHIMÈRE 117

LA ROSÉE ET LES PLEURS

INVOCATION 121
D'AUTRES CHANTAIENT. 123
UN CIEL GRIS. 126
IL PLEUT SUR LES FEUILLAGES 128
AMERTUME. 132
ORGUEIL 134
L'ESPÉRANCE EST PARTIE. 136
PAROLES DANS LE MATIN. 139
AUX ARTISANS 144
LE SOIR QUI MEURT 147

LE SONGE DU SILENCE

NOCTURNE 151
ENTENDS ; UN ROSSIGNOL. 153
UN VIOLON LOINTAIN 155
IL NEIGE 157
SINCÉRITÉ. 159

FRANCIS JAMMES M'A DIT 161
L'AUBE INNOCENTE. 163
LE CHARME DES MAISONS 165

LES BRANCHES LOURDES

PLUIE D'ÉTÉ 169
PAR CETTE NUIT DE DOUTE 171
TRISTESSE DE SEPTEMBRE. 174
SOUS L'IRONIQUE AZUR 177
A UN AMI. 179
LE CLAIR DE LUNE EST DOUX. 182
DIMANCHE D'OCTOBRE 184
CE SOIR-LA 186
DANS LES ROSES DE MAI 189
PROMENADE 191
SOUPIRS 193
EXTASE. 196
PRESSENTIMENT. 198
ÉLÉGIE 201
DÉCLINS 203
ADIEU 205
LE SOUVENIR. 207
A L'AUTOMNE. 210

LA LUNE AMICALE 212
LA VOIX INTÉRIEURE 214
CRÉPUSCULE 221

Du balustre en ruine. 225

ACHEVE D'IMPRIMER

le trois juillet mil neuf cent six

PAR

CH. COLIN

A MAYENNE

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

PQ Bocquet, Léon
2603 Les cygnes noirs
0225409

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 08 011 0